

# Convergences et différences

1). Rapport carnaval / entrée royale

Le carnaval et l'entrée royale sont deux festivités bien distinctes qui possèdent leur propre code mais ce sont pourtant deux fêtes qui se rejoignent et qui méritent d'être comparées car le rapport qui s'en dégage est notable. Cette analogie peut paraître surprenante et assez paradoxale au premier abord mais dans le développement de notre travail, on a pu constater qu'entre l'entrée royale et le carnaval s'opère un parallélisme marquant. En effet, malgré les a priori qui séparent l'entrée royale du carnaval, au fil de notre étude, nous avons pu constater que les caractéristiques de chacune de ces fêtes n'étaient pas si éloignées l'une de l'autre: le cortège, la déambulation du personnage central, l'abondance de la nourriture et de la boisson, la rencontre des différentes classes sociales, l'importance du théâtre et l'auto-exhibition qui sont les principaux attributs de ces fêtes contribuent à les mettre en parallèle. En effet, on a pu remarquer que plusieurs éléments permettent de dire que le carnaval et l'entrée royale offrent des aspects communs.

#### - Un personnage central

Tout d'abord, on peut invoquer le fait que, dans ces deux fêtes, figure un personnage principal autour duquel tout s'organise. Dans l'entrée royale, le roi est le principal héros de la fête : il entre dans la ville dans laquelle il parade sur un char, entouré du peuple; c'est le personnage central autour duquel tout s'articule, il est le héros de la fête que tout le monde suit du regard. Dans le cortège qui l'escorte, le monarque est accompagné par les corps de métiers qui ont fusionné pour suivre l'itinéraire du roi, figure dominante de l'entrée royale. Dans le carnaval, on retrouve cette idée du personnage principal qui est le centre d'intérêt de la fête; même si les intentions ne sont pas les mêmes dans les deux fêtes, on peut voir qu'il s'agit de la même procession. Durant le carnaval, Carémentrant est transporté sur un chariot, il est entouré des gens du peuple qui vont déambuler avec lui à travers la ville. Le cortège est précédé par des personnes déguisées en avocats, juges qui le condamneront sur la place publique où s'arrête le cortège. Le défilé à travers la ville, les chars (du mannequin de carnaval et celui du roi) et le cortège sont des caractéristiques qui existent dans les deux fêtes. Dans une tout

autre mesure, le monarque peut être comparé au fou de carnaval, roi d'un jour, celui qui est élu par le peuple et qui préside aux festivités. Le fou de carnaval est le personnage central autour duquel s'articulent toutes les licences de la fête; tout comme le monarque qui est l'acteur principal autour duquel la société entière s'articule. Le fou et le monarque représentent la société : le fou, roi de la fête, est le représentant de toute la société; à travers lui se réalisent toutes les envies et les folies de tous les participants, il est leur hyperonyme, celui qui incarne tous les individus durant le carnaval et auquel on attribue toute la folie, la joie et les débridements de tout un peuple. Le roi, quant à lui, en tant que chef du pays est le grand représentant de tous les citoyens; c'est à travers lui que se règlent les hiérarchies sociales et que se reflète la société dans le système monarchique qui proclame la suprématie du souverain, à laquelle se rangent tous les individus. On peut donc constater que dans la disposition initiale du carnaval et de l'entrée royale s'accomplit un face à face entre le roi et le peuple.

#### - Le cortège

Dans ces deux fêtes, on remarquera l'importance du cortège qui est un aspect dominant de la fête en général. Depuis toujours le cortège a fait partie de la fête; déjà lors des fêtes antiques, telles que les fêtes dionysiaques, dans un culte secret de Dionysos, on pouvait assister au cortège dionysiaque de Bacchus qui était toujours accompagné de ses fidèles, les satyres, le vieux Silène, les Ménades, les panthères, les boucs et les ânes. Le cortège est « en effet le propre d'un grand nombre de fêtes, aussi disparates soient-elles ».<sup>285</sup> C'est une pratique que l'on retrouve dans un bon nombre de fêtes, qu'elles soient religieuses ou profanes. Durant la Fête-Dieu, la fête des Fous, le Charivari, on rencontre aussi les cortèges. Si l'on considère le cortège d'un point de vue religieux, on peut voir qu'il a un sens spirituel: la plupart des cultes païens ou chrétiens incluent dans leurs éléments cérémoniels une procession qui prend la forme d'une déambulation collective qui suit un parcours précis, elle se fait le plus souvent de manière lente

---

<sup>285</sup> Pascal LARDELLIER. Op.cit., p.93.

et elle est accompagnée de chants. Le sens spirituel qu'elle peut revêtir est assez visible dans la Fête-Dieu.

Derrière la déambulation effective, se profile la dimension spirituelle de cette pratique. Les cortèges liturgiques et spécifiquement ceux de la nuit pascale exprimaient symboliquement l'Exode mystique, c'est-à-dire la Pâque des âmes qui sous la conduite salvatrice du Christ et le souffle pneumatique de l'Esprit s'éloignaient du mal et de la mort pour atteindre la gloire.<sup>286</sup>

Durant les fêtes c'est un peu ce que recherchent les participants: échapper pour un moment au temps et à la mort, essayer d'atteindre un degré de plénitude qui les éloigne du monde dans lequel il vivent. Lors de l'entrée royale, durant le cortège, le souverain se déplace sous un dais, il exhibe un surplis sur le parvis de l'église où on le nommera chanoine d'honneur; ce qui rappelle la procession propre à la tradition religieuse de la Fête-Dieu. Une marche que l'on peut aussi comparer à une pratique de la tradition militaire qui reproduit les triomphes antiques: durant l'entrée royale, le roi déambule dans le bruit des tambours, le son des violons et il est accompagné par la foule, comme le défilé triomphal d'un empereur romain au Capitole. L'entrée royale s'inspire aussi des triomphes des dieux et des déesses dans lesquels les cortèges exhibent des chars tirés par des animaux: dans l'entrée de Marie de Médicis à Avignon en 1600, par exemple, on rencontre un char qui porte des personnages représentant la reine et la roi, au-dessous desquels se trouvent des musiciens, ce char est tiré par deux éléphants conduits par deux mores (la dissimulation des chevaux sous les éléphants donne l'impression de vrais éléphants), la présence de ces animaux pour tirer le char montre la puissance des héros de la fête. La procession trouve une double origine, elle est à la fois religieuse (« Exode mystique ») et militaire (célébration d'un triomphe). Lors du

---

<sup>286</sup> Pascal LARDELLIER. Op.cit., p.93.

carnaval (qui trouve en partie ses origines dans les fêtes dionysiaques), le cortège du mannequin de carnaval se termine par une condamnation qui est un sacrifice exécuté pour apporter les bénédictions sur la nouvelle année. Le cortège est aussi un signe d'appartenance à un groupe, il rassemble les gens dans une cause commune et laisse apparaître la notion de collectivité et de sociabilité. Le cortège, qui est une marche collective lente, est une pratique que l'on retrouve encore aujourd'hui dans les manifestations festives et même dans les défilés d'une victoire sportive, où les joueurs professionnels qui ont pris la place des héros antiques (empereurs) jouissent de la gloire de leur victoire et suscitent l'admiration des spectateurs.

#### - La rencontre des différentes catégories sociales

Ce qui peut aussi être noté c'est que l'entrée royale et le carnaval offrent l'occasion d'une rencontre, d'un brassage social. Le carnaval qui est la fête de tous met associe les différents membres de la société où chacun trouve sa place dans la sphère plurielle. C'est un rassemblement qui unit les différentes catégories de la société et qui les fait cohabiter durant un temps. Pour l'entrée royale, il s'agit également de réunir les différentes catégories de la société. En effet :

[...] elle devint au XVIème siècle une célébration tout à la fois populaire et aristocratique, païenne et sacrée, liturgique et monarchique, royale et municipale...Il s'agit d'une fête complexe, ambiguë pourrait-on dire, cultivant ses paradoxes, et qui tenta toujours de parvenir à une périlleuse union des contraires.<sup>287</sup>

Le vocabulaire du paradoxe: « complexe », « ambiguë » et « paradoxes » montre le caractère ambivalent de l'entrée royale qui essaye une « périlleuse union des

---

<sup>287</sup> Pascal LARDELLIER. Op.cit., p.59.

contraires »; l'adjectif « périlleuse » dénote la difficulté de l'entreprise parce qu'il est difficile d'unir les différents membres de la société; en dehors du contexte festif, cela paraît même impensable. L'entrée royale qui nourrit la jonction des contraires est à la fois « populaire et aristocratique »: en effet, à partir du XVI<sup>ème</sup> siècle, l'entrée devient plus populaire, les aristocrates ne sont plus les seuls à participer à cet événement, la ville entière s'y joint. Ainsi la masse populaire et les aristocrates se retrouvent dans une même manifestation festive. L'entrée royale est également « païenne et sacrée », il faut noter l'imbrication d'éléments religieux à des pratiques païennes. Dans l'entrée les actes religieux sont utilisés pour servir l'événement, même si à l'origine l'entrée possède un caractère sacré: à l'arrivée du monarque aux portes de la ville, on lui présente une croix qu'il baise, et il prête serment devant Dieu de conserver les privilèges de la ville, et à la fin du cortège, le monarque se rend à l'église pour entendre le Te Deum. Cette insertion du sacré dans cet événement profane rappelle aussi, à une époque où la religion est primordiale, que le monarque détient un pouvoir de droit divin; avec Louis XIV on pouvait voir cette volonté de projeter l'image du souverain absolu sous les yeux du public (le roi tenant de Dieu seul son titre et son pouvoir). L'entrée est aussi « liturgique et monarchique » : célébration et honneur rendu au roi, une glorification qui exalte les vertus du souverain et le pouvoir monarchique; pour cela on utilise des allégories liturgiques (le roi est comparé à des personnages bibliques, dans des scènes qui ne sont pas très loin des Mystères du Moyen Age), un cortège qu'on peut qualifier de liturgique puisqu'il peut rejoindre celui de la Fête-Dieu. Enfin, l'entrée se caractérise également comme étant à la fois « royale et municipale »; en effet, durant cet événement, ce n'est pas seulement l'entrée du roi dans la ville qui est accomplie, c'est une double entrée qui se réalise puisque lorsque le roi s'incorpore la ville, c'est en même temps la ville qui s'incorpore le monarque. Le double sens donne une signification de complémentarité à l'événement. C'est à la fois une parade monarchique qui se réalise et une exhibition municipale où la ville tente d'offrir, aux yeux de son souverain, une image parfaite qu'elle affiche par un déploiement de richesses et de force. L'entrée fait partie des enjeux monarchiques, elle est pour le souverain l'occasion de se montrer et de montrer son autorité; mais elle est également l'occasion pour la ville de se montrer à son monarque et de susciter les attentions et les privilèges de

celui-ci.

### - L'Age d'Or

Ce que nous devons noter, c'est aussi l'importance accordée à la profusion de boissons, de nourritures, de richesses durant ces festivités. Le carnaval et l'entrée royale sont réalisés dans l'excès, tout y est en quantité illimitée parce que c'est une caractéristique de la fête, l'abondance de la nourriture et de la boisson qui rappelle la notion de l'Age d'Or. Durant le carnaval, la profusion de nourritures et de boissons est d'autant plus importante que le carnaval est placé immédiatement avant le carême (période d'abstinence); c'est le moment de boire et manger à volonté. Dans le carnaval, on retrouve l'idée du mythe de Cocagne où les hommes n'avaient pas besoin de travailler pour vivre et où tout était en abondance et à portée de main. Malgré les contextes difficiles (pestes, disettes et guerre), la nourriture et la boisson sont en quantité illimitée; le carnaval célèbre l'abondance avant d'entrer dans une période de continence, de privation. Durant les entrées royales, on retrouve aussi cette notion paradisiaque d'Age d'Or qui donne à l'événement un cadre idyllique.

Ainsi, durant les entrées, de multiples festivités étaient offertes au peuple, sous forme de présents: nourriture, animaux, vins, spectacles, pyromancies, repos, congés...Il arrivait même que des pièces d'or fussent jetées au public, offertes comme elles auraient pu l'être à l'époque (transitoirement reconstituée) d'un hypothétique âge d'or, dont les images et l'imaginaire emplissaient, consciemment ou non, ces festivités.<sup>288</sup>

---

<sup>288</sup> Pascal LARDELLIER. Op.cit., p.48-49.

Dans cette perspective, « tout concourait pour faire de l'entrée royale une irruption du miracle au sein de la vie quotidienne ».<sup>289</sup> C'est un cadre qui émerveille et qui plonge les participants dans un monde surnaturel où tout est parfait. Que ce soit dans le carnaval ou les entrées royales, la profusion des mets et des décors place les participants dans une insouciance totale. Ce qui diffère du quotidien et qui se met en totale contradiction avec celui-ci; une situation renversée qui cherche à figurer le renouveau, la renaissance et qui marque une rupture entre le passé et l'avenir. Lors du carnaval, on est dans le souci du changement, on laisse l'année qui vient de s'écouler et l'on se tourne vers l'avenir sur lequel se fondent tous les espoirs. Pour l'entrée royale, on a aussi cette idée de projection vers l'avenir car la profusion de la nourriture, l'harmonie des classes sociales et la grandeur de la fête ne sont que des prémices de ce que chacun attend de l'autre : la ville cherche à prolonger ses privilèges et à en obtenir de nouveaux si possible, tandis que le monarque espère que la cérémonie de l'entrée permettra d'entretenir ou de renforcer la soumission et la fidélité de ses sujets.

#### - Le théâtre

Dans cette ambiance festive le théâtre trouve une place indispensable. Au XVIIème siècle, le théâtre italien et notamment la comédie se trouvent associés aux fêtes, aussi bien au carnaval qu'aux entrées royales. Dans le carnaval, le théâtre est omniprésent; on joue des farces, on fait des parodies, on représente des jeux satiriques qui ont pour but de divertir les spectateurs. Une farce assez connue se jouait aux Saintes-Maries qu'on appelait *paillado*; elle relate l'histoire d'un homme battu qui porte plainte contre sa femme. Le tribunal doit juger; la femme se défend en répondant que les coups de bâton qu'elle a donnés à son époux étaient justifiés; cette scène burlesque provoque le rire et la moquerie chez les spectateurs qui chantent des couplets virulents sur le mari battu. Le thème de la plaidoirie est très usité durant le carnaval, si bien qu'il inspirait des pièces de

---

<sup>289</sup> Gérard SABATIER, Sylvène EDOUARD. Les monarchies de France et d'Espagne (1556-1715). Rituels et pratiques. Paris : Armand Colin, 2001, p. 97-98.



poésie qui annonçaient la comédie des « Plaideurs ». Le théâtre est une pratique importante dans la fête car il est l'espace dans lequel l'individu peut quitter son identité et adopter le rôle qu'il désire, le théâtre symbolise la nécessité pour les participants de pouvoir changer momentanément de rôle, il symbolise aussi la caractéristique du carnaval qui opère un renversement de l'ordre établi. Mais si son utilisation est considérable c'est parce qu'il participe au divertissement, son lien avec la fête semble indissociable. L'entrée royale quant à elle, est aussi coutumière du théâtre; en effet, « ses origines sont lointaines, et derrière les formes religieuses et martiales, il convient de ne pas oublier l'influence du théâtre ».<sup>290</sup> Les scènes qui étaient représentées devant le monarque relatent sa vie et ses exploits au travers de scènes allégoriques. Dans l'entrée de Marie de Médicis à Avignon en 1600, on trouve une série de sept arcs triomphaux auxquels sont associés des théâtres qui, au fur et à mesure de la progression du cortège de la reine, s'animaient pour lui narrer les histoires qui touchaient à sa personne et à celle de son époux, Henri IV. Le théâtre devient ainsi le miroir dans lequel le monarque se reflète et qui lui renvoie l'image de sa propre personne parce que l'entrée royale est une montre de sa suprématie.

#### - Représenter et se représenter

Le carnaval et l'entrée royale offrent la même opportunité, ce sont des fêtes qui permettent de représenter et de se représenter. En effet, la parade des corps de métiers, des corps religieux et militaires durant l'entrée royale est une véritable exhibition de la force de la ville aux yeux du monarque mais également au regard des individus entre eux.

Devenue fête savante, l'entrée demeure en même temps fête populaire. [...] Les gens de métier défilent ou font la haie le long du parcours. L'entrée consiste essentiellement pour eux en un rituel d'auto-exhibition: parade en costumes somptueux et en armes, démonstration destinée

---

<sup>290</sup> Pascal LARDELLIER. Op.cit., p.93.

aux classes inférieures de la cité comme aux bourgeoisies concurrentes. Quant au « peuple », il est sans doute davantage partie prenante qu'on ne le dit généralement. [...] Et surtout, l'entrée royale était pour le populaire synonyme de fête.<sup>291</sup>

Les entrées royales étaient généralement annoncées par lettre des mois auparavant; financièrement elles étaient prises en charge par la municipalité et contrôlées habituellement par les gens du roi. Les villes pouvaient émettre des réserves, mais en général elles sollicitaient au contraire la visite du monarque parce qu'elle était pour elles l'occasion de se montrer à elles-mêmes, au roi et, à travers les relations d'entrées, aux autres municipalités. Lors de l'entrée, on remarque les différents niveaux de participation : la noblesse, les notables et les officiers de l'administration, par exemple, sont incorporés au cortège; ils reçoivent le roi et sont reçus au logement de celui-ci; l'entrée est pour eux l'occasion de s'exhiber, de représenter et de se représenter. Les gens de métier défilent; quant au peuple, il participe aussi à l'événement qu'il assimile à un moment de divertissement : « l'entrée royale était pour le populaire synonyme de fête ». Toute cette occasion est un prétexte à la fête parce qu'elle laisse place à la licence et au divertissement. Durant l'entrée la ville s'affiche et se montre en face d'un souverain qui en fait tout autant. Le monarque exalte sa force et sa puissance; l'entrée est un intermédiaire infailible entre le roi et ses sujets et c'est le moment idéal pour s'exhiber et véhiculer l'image et les idées qu'il veut transmettre à ses sujets. Lors du carnaval, le « rituel d'auto-exhibition » se réalise aussi, c'est une caractéristique première du carnaval : « le carnaval de Rome n'est pas proprement une fête que l'on donne au peuple, mais que le peuple se donne à lui-même » écrit Bakhtine.<sup>292</sup> Durant le carnaval, c'est le peuple qui s'offre à lui-même, il se présente à lui-même; les individus se montrent au yeux des autres. C'est une fête qui offre, au travers du masque et du travestissement, une liberté de rôle et une maîtrise de ses actes, parce que durant celle-ci « il n'y a ni invités, ni spectateurs,

---

<sup>291</sup> Gérard SABATIER, Sylvène EDOUARD. Op.cit., p.97.

<sup>292</sup> Michail BAKHTINE. Op.cit., p.246.

tous sont maîtres ». <sup>293</sup> Le carnaval, c'est la fête de tous; tout le monde est maître de ses faits et gestes, de ce fait chacun représente et se représente aux yeux de ses semblables dans la posture, l'allure qu'il désire. C'est une auto-exhibition qui semble nécessaire dans le processus de sociabilité. Le carnaval est le type même de la fête, modèle sur lequel se calquent toutes les festivités. Il rassemble les masses populaires dans un même espace où chacun se montre tel qu'il le désire. Bien plus qu'un divertissement, la fête sert à la montre, qu'elle soit populaire ou institutionnelle, elle est une parade d'exhibition. On voit bien que l'entrée royale et le carnaval ont des caractéristiques similaires : le carnaval est en fait une forme plus enjouée et moins formaliste de l'entrée royale. Il est le côté apaisant de la fête conventionnelle car il offre un aspect plus divertissant. Lors des entrées et du carnaval, des échanges se créent entre les divers membres de la communauté. L'espace public est le lieu par excellence de l'échange (présents, mots, serments, rôles et cultures), lieu de sociabilité où les individus cherchent et entretiennent des relations avec leurs semblables. L'échange qui se crée durant les festivités peut être de différents ordres; en effet, il s'agit de savoir si dans l'action de l'échange s'opère un enjeu. Ce qui nous amène à nous pencher sur la question de la vocation de la fête, et à déterminer sa préoccupation première.

## 2). La fête: vocation religieuse, politique ou sociale

### A. Vocation religieuse mêlée aux occupations profanes

Les fêtes que nous avons étudiées ont presque toutes une origine religieuse, qui peu à peu au fil des temps a perdu sa valeur propre. La plupart des fêtes ont réinvesti le caractère sacré à des fins profanes. En effet, en ce qui concerne les fêtes populaires, on voit bien qu'elles parcourent toutes le même cheminement historique. Le carnaval, la Fête-Dieu et la fête des Fous/Innocents dont les origines

---

<sup>293</sup> Ibid., p.250.

étaient toutes religieuses sont peu à peu devenues des fêtes populaires qui ont ajouté au sacré des pratiques profanes, comme si les hommes avaient toujours besoin de désacraliser pour pouvoir se divertir ou exprimer des idées. L'aspect religieux s'éclipse peu à peu mais sans disparaître totalement parce que les individus ressentent la nécessité d'exister à travers ce genre de manifestations; le thème de la fête n'est plus ce qui prime, ce qui compte c'est la manière dont ils utilisent cette manifestation : ce sont des moments qui leur permettent d'oublier l'espace d'un instant les soucis quotidiens et qui gardent malgré tout leur profondeur religieuse. La fête devient de plus en plus populaire et se transforme peu à peu en un moyen d'expulsion des mauvais génies, des peurs et des craintes. Le caractère religieux se retrouve également dans les entrées royales, « l'entrée revêt un aspect économique, un aspect militaire et un aspect religieux ».<sup>294</sup> Lors des entrées royales, l'Ancien Testament était utilisé pour animer les « échafauds»; ainsi, par exemple, le roi triomphant est assimilé à David (encore berger) qui tue le géant Goliath. Son lien avec Dieu et la hiérarchisation du cortège, le connétable qui précédait le souverain portant une épée nue étaient un rappel du sacré. « Fête-Roi/ Fête-Dieu, l'entrée royale avait adopté dans les derniers siècles du Moyen Age un décorum de type religieux, empruntant au récit de l'entrée du Christ dans Jérusalem et à la procession du Saint-Sacrement ».<sup>295</sup>

La procession que l'on retrouve dans l'entrée royale et dans la Fête-Dieu est à l'origine une démarche religieuse qui s'est transformée en défilé d'exhibition que le roi a utilisé pour transmettre l'image du pouvoir monarchique.

Dans l'entrée royale, la nature et la finalité religieuses de la procession se trouvent réinvesties, détournées, pourrait-on dire, à des fins politiques. C'est le pouvoir monarchique qui bénéficia au premier chef de ce transfert de sacralité.<sup>296</sup>

---

<sup>294</sup> Pascal LARDELLIER. Op.cit., p.12.

<sup>295</sup> Gérard SABATIER, Sylvène EDOUARD. Op.cit., p.96.

<sup>296</sup> Pascal LARDELLIER. Op.cit., p.96.

Le roi n'était pas le seul, d'ailleurs, à bénéficier de ce transfert; en effet, l'entrée royale offrait également une exhibition de la ville qui paradait devant le monarque et qui faisait montre de sa magnificence et de son savoir technique, exaltant ainsi sa puissance économique et militaire. L'intrusion du sacré dans ces cérémonies profanes n'a pas réellement de vocation religieuse, c'est surtout pour servir la politique et l'image du monarque qu'elle est utilisée. À la Renaissance, les fêtes qui touchaient à la vie politique et à la puissance étaient sacralisées. D'une part parce qu'elles concernaient le roi, issu de droit divin, mais aussi parce que la sacralisation dans ces fêtes était un argument infaillible auprès des sujets. L'aspect religieux semble donc être employé pour appuyer et exploiter le terrain politique. Dans l'entrée royale, le caractère sacré résulte d'une coopération entre le monarque et ses sujets, par exemple, lorsque le roi entre dans la ville, il prête serment de respecter les privilèges de la ville, et la ville témoigne de la fidélité qu'elle portera à son souverain. Les serments proférés devant Dieu dénotent le caractère sacré et intangible de cet échange, et offrent une union scellée devant Dieu. Durant l'entrée royale, on se rend compte de l'aspect théâtral de la cérémonie, tout est présenté de manière à exalter le monarque et sa puissance; l'entrée devient une sorte de spectacle politique où le personnage principal déambule et s'exhibe sur la scène publique. Comme pour les triomphes antiques qui étaient des cérémonies sacrées, durant lesquelles les empereurs romains étaient accueillis comme des divinités, l'entrée royale s'opère comme un rituel sacré.

## B. La fête au service de la politique

L'entrée royale est la fête par excellence de la montre politique. Elle offre le moment le plus propice à l'usage politique. Au XVII<sup>ème</sup> siècle la volonté politique est clairement définie, le monarque est en quête d'une totale maîtrise de ses sujets et exige un pouvoir absolu qu'il revendique naturellement; avec le règne

de Louis XIV cette exigence s'est nettement exprimée.

Au XVIIème siècle, le spectacle est d'abord celui d'un nouvel ordre politique qui se met en place et affirme ainsi son éternité. Alors qu'au XXème siècle, le pouvoir a tendance à se nier en tant que tel et qu'il dissimule sa violence sous une rationalité économique et des impératifs de gestion, sous Louis XIV il s'affiche ouvertement. Il séduit et terrorise par l'exhibition de sa force.<sup>297</sup>

Le XVIIème siècle politique affirme et « affiche ouvertement » le pouvoir par une « exhibition de force » qui « séduit et terrorise » à la fois. L'entrée laisse paraître non seulement une image du modèle fascinant qu'est le roi mais en même temps l'image d'un représentant de la loi qu'il faut craindre; le monarque est ainsi à la fois effrayant et captivant, séduisant. Tandis qu'au XXème siècle, nous dit-on « le pouvoir a tendance à se nier en tant que tel », ce qui veut dire que les visées politiques des dirigeants sont dissimulées sous des préoccupations qui laissent à penser (dans l'esprit du citoyen) à une volonté collective et fraternelle du pouvoir; les dirigeants déguisent leurs intentions au peuple sous le masque de la bienveillance, ils exhibent un comportement qui prêche l'attention, l'écoute et le dialogue et qui éclipse les réelles ambitions. On est donc dans un système politique qui est différent de celui du XVIIème siècle : dans celui-ci le monarque ne se dévouait pas à ses sujets mais au contraire cherchait à solliciter leur dévouement; une fidélité qui semble naturelle puisque le roi est le détenteur absolu du pouvoir. L'entrée royale était une occasion importante pour véhiculer ces idées. L'exhibition de la force monarchique terrorisait mais séduisait également parce que le peuple avait besoin de sentir la puissance de son souverain qui pouvait le sauver des différentes menaces qui pesaient sur lui (guerre, famine,

---

<sup>297</sup> Jean-Marie APOSTOLIDES. Le roi machine. Op.cit., p.162.

peste, etc.). Parce que le roi est aussi celui en qui le peuple fonde tous ses espoirs; les allégories utilisées durant ces cérémonies appuient et renforcent l'image du monarque-héros et de ce fait suscitent l'admiration et le respect chez ses sujets.

Et la fête représentait un moyen de persuasion occulte par lequel on se proposait de transformer la société conformément à tous ces idéaux. [...] Les fêtes constituaient le véhicule essentiel d'une société encore massivement ritualiste et symboliste, grâce auquel les rois thaumaturges conduisaient leur cour à célébrer les idéaux d'ordre et de vertu.<sup>298</sup>

L'entrée semble être décrite comme un rituel magique, le vocabulaire employé ici (« occulte », « transformer », « ritualiste », « symboliste », « thaumaturges ») se réfère au domaine du rite; on retrouve une image dans laquelle le roi est un guérisseur aux yeux du peuple qui reste « massivement » superstitieux et qui pense que le monarque peut remédier à ses maux, ce qui confère au souverain l'occasion de véhiculer ses « idéaux d'ordre et de vertu ». L'entrée qui était un événement au service de la conservation et de la diffusion de l'idéal monarchique était avant tout une œuvre de pacification du royaume : le monarque visitait les villes pour affirmer son pouvoir et installer une relation de collaboration (il faut rappeler que la Provence, à l'exception d'Avignon, avait été assez tôt résistante envers le pouvoir monarchique). La représentation du pouvoir s'affichait donc devant le désir d'affirmation d'une existence autonome des villes. L'entrée a ainsi servi de régulateur dans la diffusion du pouvoir monarchique. L'entrée avait souvent lieu pour la célébration d'une victoire. Par exemple, lorsque Henri IV en 1600 et Louis XIII en 1622 entrèrent dans Avignon, père et fils se trouvaient dans des circonstances militaires similaires : après avoir remporté la guerre engagée contre les rebelles, tous deux ont proposé de faire une entrée triomphale à Avignon.

---

<sup>298</sup> Roy STRONG. Les fêtes de la Renaissance. Op.cit., p.78-79.

L'entrée célébra donc le triomphe des deux souverains; c'est un événement politique qui est fêté ici. « D'ailleurs, le pragmatisme était tel, qu'un lien permanent lia à partir du XVIème siècle les thèmes du pouvoir (quelle qu'en fût la forme), et les circonstances politiques immédiates ».<sup>299</sup>

L'entrée est une cérémonie au service de la politique où l'espace public est devenu la scène d'un spectacle politique dans lequel le monarque s'affiche aux yeux de ses sujets et vice-versa.

### C. La vocation sociale de la fête

Même si la fête pouvait être l'occasion d'affirmer une idée politique ou de montrer et mesurer sa force; il faut bien constater que dans la plupart des cas, il en résulte une vocation sociale. Pour ce qui est de l'entrée royale, « par ses différentes séquences, la cérémonie prit la forme d'un mode d'expression de l'ordre social et politique, comme pouvait l'être dans le registre religieux, la procession générale ».<sup>300</sup> L'entrée royale offre un cadre dans lequel les différents membres de la société peuvent se montrer les uns aux autres et au monarque; la cérémonie se constitue comme un élément social important.

Rite de passage » (A. Van Gennep), « rite d'institution » (P. Bourdieu), l'entrée constituerait surtout un authentique rite initiatique pour ses acteurs principaux.<sup>301</sup>

Pascal Lardellier parle de « rite initiatique » en ce qui concerne la fête comme si elle permettait d'établir un lien entre des individus et de pouvoir adhérer à un groupe. Durant l'entrée, le principal acteur (le roi) entre en communion avec son

---

<sup>299</sup> Pascal LARDELLIER. Op.cit., p.56.

<sup>300</sup> Gérard SABATIER, Sylvène EDOUARD. Op.cit., p.96.

<sup>301</sup> Pascal LARDELLIER. Op.cit., p.234.



peuple, il se mêle à lui et les différents membres de la ville vont aussi établir une affiliation avec le monarque; ce principe d'échanges crée la sphère sociale où les individus s'entremêlent pour former un groupe. L'entrée permet à la diversité des groupes sociaux d'être unifiée. Pour les fêtes populaires, l'union des différentes catégories sociales est encore plus intense puisque par la force du masque et du travestissement, les individus cohabitent pour ne goûter qu'au seul plaisir du divertissement. Pendant le carnaval, par exemple, personne n'a de réelle identité et tout le monde peut endosser l'identité qu'il désire; on est dans un espace où les barrières sociales n'ont même plus la limite des apparences. Ni rang social, ni apparences, ni code, ni loi, tout est abandonné durant un temps. Ainsi se crée un réseau social où chacun peut communiquer avec ses semblables sans avoir à se préoccuper des contraintes sociales. Le carnaval possède une fonction sociale dans la mesure où il met en présence les individus, créant ainsi la vie en société dans laquelle on a besoin des manifestations festives pour se rapprocher. La Fête-Dieu offre également cette possibilité de cohabiter avec les autres; durant cette cérémonie les différents jeux qui sont mis en place proposent des spectacles dont les thèmes qui étaient, *a priori*, religieux sont chargés par des scènes plus ludiques, ce qui donne à ces jeux un ton plus détaché, plus léger et moins sérieux; ainsi le rire suscité par ces jeux permet une complicité plus facile entre les individus. C'est dans le rire et la gaieté que se dénouent les cœurs et les passions, en bannissant les contraintes et les craintes du quotidien. Les jeux observés durant le carnaval offrent aussi l'occasion de partager avec les autres, le jeu du pot cassé par exemple, qui consiste pour les participants qui formaient une ronde à s'envoyer un pot en terre cuite en faisant attention de ne pas le laisser choir, est un jeu en groupe qui permet de créer une ambiance plus conviviale et d'établir la communication entre les différents participants. À tout âge, le jeu est un moyen de sociabilité; de nos jours, si l'on prend l'exemple de la cour de récréation à l'école, on voit bien que les enfants nouent des liens par le biais des jeux qu'ils partagent; dans ce concept le jeu est un intermédiaire idéal et naturel pour faire naître les relations sociales, parce que c'est dans le partage que l'individu ressent qu'il n'est pas seul et qu'il a l'impression d'exister au travers du groupe. Partager des expériences ludiques permet d'entretenir les relations entre les hommes. La vie en société a besoin de la fête pour se réaliser. Dans le charivari, la fonction sociale est

nettement visible : le charivari est en effet un vacarme de sons assourdissants que l'on organisait devant la porte d'un veuf ou d'une jeune veuve qui se remariaient trop vite, ou d'une vieille femme ou d'un vieil homme qui épousaient une personne plus jeune, en bref un vacarme provoqué pour montrer un désaccord du groupe avec un mariage hors norme qui vient d'être contracté. Dans le charivari les jeunes mariés ne sont pas égayés par ce divertissement, contrairement aux organisateurs qui éprouvent un réel plaisir à humilier publiquement les nouveaux époux. Dans le charivari, on voit bien l'importance des actes d'un individu dans une société, chacun vit au travers du regard des autres, le comportement qu'on peut afficher est important; le charivari nous montre que la vie d'un homme est régie par sa vie en société, ses codes et ses principes. À cette époque les comportements étaient toujours adoptés en fonction des autres; le regard de l'autre était très important parce que c'était une société où l'individualisme n'existait pas encore et qui s'organisait en groupe. Néanmoins, le charivari reste un divertissement, une occasion que l'on a inventée pour s'amuser. Quand il s'agit de se divertir et de se rencontrer, la fête devient le prétexte idéal; elle offre un état d'esprit singulier (insouciance et délassement) qui permet d'échanger avec les autres. La question de savoir si la fête a un but religieux, politique ou social dépend de plusieurs facteurs puisque cela résulte des différentes fêtes, de leurs contextes et de leurs origines.

Mais malgré tout, qu'elle soit religieuse, politique ou sociale, la fête offre finalement la même vocation: rassembler la diversité des hommes dans un événement commun en leur permettant de se côtoyer.

[...] Le spectacle scénique accompagne très souvent une démonstration ou religieuse, ou politique ou même sociale, et l'on passe volontiers de la création dans le cercle des fidèles à celle suscitée par une société de laïcs.<sup>302</sup>

---

<sup>302</sup> Jacques HEERS. Fête des fous et carnivals. Op.cit., p.195.

De la fête résulte la notion de groupe, de « cercle » qui donne à l'événement toute son ampleur; parce que ce qui importe réellement c'est de se regrouper. Mais ce qu'il faut noter, c'est que les individus se réalisent dans deux formes de groupe: celui qui se tisse dans les croyances communes (le sacré: par leur attachement à Dieu et au sacré, les individus se rejoignent, se regroupent) et celui qui se crée entre les hommes (dans la sphère des occupations païennes). Ces deux aspects, le sacré et les occupations profanes, se retrouvent dans le carnaval et dans l'entrée royale et marquent à la fois l'inclination divine et le souci profane des individus.

### 3). Le sacré et la contestation du sacré

Dans notre étude sur les différentes fêtes, nous avons remarqué qu'elles offrent à la fois un caractère sacré et une perspective destinée à contester le sacré, le pouvoir. Dans ces fêtes les deux idées cohabitent. Que ce soit dans le carnaval ou dans l'entrée royale, on assiste à une juxtaposition du sacré aux pratiques profanes. Dans le premier, il s'agit de garder la part de sacré qui est le fondement de la fête et d'y ajouter des coutumes profanes afin de mieux se détacher de toute contrainte. Pour ce qui est de l'entrée royale, c'est la coutume profane de la cérémonie d'entrée qui se dote de pratiques et de sens religieux pour mieux véhiculer la notion de pouvoir qui accompagne le titre de roi de France, « roi très chrétien ».

#### A. Du rite religieux au rite populaire

##### Un équilibre des paradoxes

Durant les fêtes, aux choses sacrées se sont ajoutées des préoccupations, des distractions profanes. À des scènes sérieuses on a ajouté des actes comiques. Les fêtes ne sont plus de simples cérémonies sérieuses où la gravité est de rigueur; lors de ces fêtes on assiste à des représentations où l'on boit, mange et rit à gorge

déployée. Les sujets sérieux n'ont pas empêché les hommes d'introduire le rire et la parodie dans leurs cérémonies. Dans le carnaval, la fête des Fous/Innocents et dans la Fête-Dieu on observe cette juxtaposition des paradoxes, malgré l'origine religieuse de ces fêtes.

Lors du carnaval par exemple, on trouve le caractère sacré de cette manifestation dans le fond de son intérêt premier puisque c'est avant tout une réjouissance destinée à célébrer les ripailles avant la période d'ascétisme du carême; et sur ce fond religieux viennent se rajouter des activités profanes et des actes comiques, comme les scènes diverses, le jeu du pot cassé, les jeux de hasard. Il faut d'ailleurs noter à propos de ces jeux qu'ils vont à l'encontre de la croyance religieuse car les participants se soumettent au hasard et non à la volonté divine. Mais il faut dire que le contexte peu favorable de l'époque qui soumet les gens, notamment les paysans, aux aléas des conditions climatiques contribue à ce genre d'activités (cf. le carnaval de Cournonterral dont les participants partagent un rituel de purification dans un bain de boue, bain de lie de vin dont la pratique serait bénéfique pour les récoltes et la fécondité des femmes). Les gens se fient donc au hasard et aux superstitions car ils n'ont pas les moyens de s'assurer de l'avenir compte tenu du peu de moyens et du manque de connaissances scientifiques qui existaient à l'époque pour se protéger des intempéries, des catastrophes naturelles et des aléas de la vie. Ils nourrissent des superstitions et des pratiques symboliques. Dans le carnaval, apparaît une autre activité qui défie les conventions, c'est l'élection du roi et de la reine de la fête; cette volonté de parodier les institutions montre une certaine contestation du pouvoir et donc du sacré (le roi étant issu de droit divin, c'est en quelque sorte une protestation contre l'attribution divine et de ce fait une contestation envers Dieu). Cette position qui conteste aussi, comme nous avons pu le voir, l'ordre établi de la société échappe à la soumission à Dieu puisque les participants réprouvent le destin qu'il leur a octroyé. Mais cette attitude n'est que provisoire, ce n'est que durant le temps de la fête, temps durant lequel la contestation semble nécessaire aux hommes pour exorciser leurs peurs, leurs sentiments et extérioriser une joie qui vient se calquer sur la rigueur religieuse.

Durant la fête des Fous/Innocents (fête ecclésiastique) la pratique profane est

d'autant plus remarquable qu'elle a lieu dans l'église même : on imite, on parodie, sans crainte ni pudeur pour les institutions religieuses. Cette manifestation qui doit célébrer les humbles, les innocents (les enfants et les fous) est une fête religieuse qui permet de les placer aux premiers rangs durant le temps de cette réjouissance; elle favorise l'insertion des fous dans la société et rappelle le massacre des Innocents (les jeunes enfants tués par le roi Hérode). Tout comme le carnaval, cette réjouissance permet d'inverser des rôles. Durant la cérémonie, les enfants de chœur prennent la place des chanoines : vêtus de leurs vêtements et parés de leurs attributs, ils disent la messe, parodient les gestes sacrés et créent des rituels scandés d'énormes facéties. On conteste donc des autorités en se moquant d'elles. Durant l'office on joue le jeu de Rachel (*ordo Rachelis*), une mère qui pleure ses enfants morts durant le massacre, ce jeu est suivi par le jeu des rois mages (*officium stellae*). Ces jeux religieux témoignent du caractère sacré de cette fête. Mais l'élection par les clercs d'un « évêque de la déraison », d'un « pape des fous » ou d'un « abbé de la malgouverne » représentant ainsi le symbole de la fête, celui qui préside aux festivités, est une inconvenance vis-à-vis de la religion : dans ces titres de fonction, on utilise des noms, des attributions religieux qui sont associés à des noms péjoratifs. Ces pratiques qui semblent outrageantes sont, en réalité, exécutées sous les yeux et avec le consentement des chanoines. On peut donc dire que la liberté qui est accordée aux enfants de chœur montre l'importance pour eux d'avoir un lieu et un moment pour se manifester. Les religieux ont compris que la nécessité de laisser libre cours à la contestation du sacré permet non seulement aux clercs et aux plus jeunes d'entre eux de s'exprimer mais également d'accepter le sacré, donnant ainsi l'occasion à leur corps social d'affirmer leur poids dans la société. La fête se poursuit, ensuite, dans la rue: farces, cavalcades et bruits d'instruments qui ne sont pas sans rappeler le carnaval.

Pour ce qui est de la Fête-Dieu, l'association du sacré et des pratiques profanes existe aussi. La Fête-Dieu est une solennité qui commémore l'Eucharistie et le Saint-Sacrement et qui est célébrée le jeudi qui suit l'Octave de Pentecôte. Elle a été instituée officiellement par Urbain IV, le huit septembre 1264. Fête du corps et du sang du Christ, elle est également appelée fête du Saint(-)Sacrament. Son caractère religieux va être très vite complété par les divertissements profanes. Le

roi René qui a organisé des tournois durant cette cérémonie voulait représenter le triomphe du christianisme sur le paganisme tout en laissant son amour pour la chevalerie à la postérité. Cette pratique du tournoi pour symboliser la religion montre l'intime rencontre entre le sacré et le profane. La procession sort de l'église, marche solennelle sous un dais composée des différents corps de métiers, des confréries et de l'ordre religieux qui défilent avec leurs bannières. La procession du Corpus Domini offre un spectacle où se côtoient les figures de l'Ancien et du Nouveau Testament et les dieux de l'Antiquité païenne. Figures antiques païennes et figures religieuses chrétiennes sont placées sur le même plan, ce qui tendrait presque à confondre la considération pour les héros antiques avec la vénération des figures de l'Ancien et du Nouveau Testament (cette juxtaposition des héros antiques et des divinités est également visible lors des entrées royales). Puis on assiste aux fameux jeux institués par le roi René : des scènes bibliques, ponctuées de danses, qui ressemblent plus à des scènes carnavalesques. Ces jeux qui allient masques, déguisements, jeu de rôles et note comique s'apparentent davantage au carnaval. C'est donc une certaine contestation du sacré qui se dégage de cette fête; sur le fond sérieux et religieux de certaines scènes se greffent des actes comiques: par exemple dans le jeu du veau d'or, qu'on appelle plus communément le jeu du chat et qui représente Moïse montrant aux juifs les Tables de la loi, ces derniers tournent autour de l'un d'entre eux (celui qui tient un bâton surmonté d'un veau d'or) en faisant un signe de mépris à Moïse et à un grand prêtre qui est présent lorsqu'il passent devant eux, ensuite un personnage qui est chargé d'enrouler un chat dans un linge le lance dans les airs en prenant garde de ne pas le laisser choir. Devant ce jeu, les spectateurs sont plus attirés par le lancer du chat que par le veau d'or. Ou encore, par exemple, le jeu de la belle étoile qui représente les rois mages, accompagnés de leurs pages, en route pour Bethléem. La grande étoile est portée par un homme habillé d'une longue robe blanche. Cette scène qui est a priori sérieuse va très vite devenir comique : le page qui se trouve le plus près de l'étoile et qui se livre à toutes sortes de gesticulations, se retourne vers les autres et fait un « réguigneou » (polissonnerie qui consiste en un mouvement vif et répété des fesses, de droite à gauche et inversement pendant le dernier salut). Ce geste scabreux au milieu d'une représentation sacrée crée un certain étonnement et traduit une sorte de

contestation du sacré; mais cette impertinence n'exprime pas forcément un mépris des valeurs religieuses, c'est surtout par pur désir de se divertir. Le fait de mélanger le sacré et le profane, le sérieux et le comique semble être passé dans les mœurs, sans malveillance profonde; c'est surtout un usage nécessaire dans la société. Et parce que le carnaval, comme d'autres fêtes, est une de ces fêtes qui ne sont pas données au peuple mais que le peuple se donne à lui-même, il n'est pas surprenant d'y rencontrer ce mélange des genres. La fête étant un moment où l'on s'extrait du quotidien, des conventions sociales, elle se dégage aussi des institutions, desquelles fait partie la religion; c'est pourquoi on assiste à des additions d'actes profanes aux démarches et gestes sacrés. La fête est un excès qui dépasse le cadre de la société, permettant d'accomplir des gestes qui seraient normalement interdits.

Excès permis, voire ordonné, la violation solennelle d'un interdit. Ce n'est pas parce qu'ils se trouvent, en vertu d'une prescription, joyeusement disposés, que les hommes commettent des excès; l'excès fait partie de la nature de la fête, la disposition joyeuse est produite par la permission accordée de faire ce qui est défendu en temps normal. La fête montre donc aussi par excès les limites que la société se pose, en permettant paradoxalement, durant un temps imparti, de les outrepasser.<sup>303</sup>

On l'aura remarqué, la convergence des différences des genres et de la diversité populaire est notable. On assiste à une véritable confrontation des idées, des symboles et des entités. La juxtaposition des notions et des symboles, comme on le verra, se retrouve également dans les entrées royales. Mais avant cela nous devons montrer comment s'établit le lien entre le carnaval et l'entrée royale, et dégager les différents points de convergence qui unissent ces deux formes de fête.

---

<sup>303</sup> Sigmund FREUD. Totem et tabou. Paris : Payot, 1913, p.211.

## B. Confrontation des contrastes

Une confrontation s'effectue tout d'abord au niveau des idées. En effet, on voit que pendant le carnaval et l'entrée royale, des idées qui sont opposées se retrouvent dans un même cadre.

### - Ordre et désordre :

Dans la confrontation de l'ordre et du désordre, le carnaval est un excellent exemple d'application, étant selon toute apparence une manifestation débridée et complètement décousue dans laquelle les individus agissent n'importe comment sans se soucier d'un intérêt ni d'une quelconque cohérence. Mais ces a priori sont, comme nous avons pu le noter, une simple illusion car en réalité durant le carnaval, la structure, l'ordre, le déroulement sont tout à fait maîtrisés. La volonté de donner l'impression d'une fête sans règles ni déroulement justifie son intention d'être avant tout un divertissement destiné à exorciser les peurs et extérioriser les envies; une manifestation dans laquelle tout le monde est héros de la fête et maître de ses actes. Le désordre proclame en quelque sorte le renversement de l'ordre établi; il justifie l'acquisition de nouvelles identités et assure finalement l'ordre puisqu'il place tout le monde à égalité et laisse libre cours aux envies.

Dans l'entrée royale c'est le contraire; on pense que le roi qui déambule devant ses sujets se contente de venir à la rencontre de ceux-ci lors d'une visite anodine. Mais, en réalité, c'est tout un système complexe et contrôlé qui s'opère : le monarque vient à la rencontre de ses sujets dans une position d'emprise, de domination. Expression du pouvoir monarchique, l'entrée n'est pas organisée au hasard : l'arrivée, l'ordre de la composition du cortège royal, le parcours, les allégories utilisées, les harangues et poèmes, tout est destiné à élever le monarque au rang des héros antiques et divinités. Tout comme la ville qui s'organise de façon à exposer ses biens et sa fierté.



- Réalité et illusion :

La fête est un événement qui s'introduit à un moment donné dans la vie quotidienne mais qui ne peut y être assimilé. En effet, la fête se définit par opposition au quotidien puisqu'elle s'insère dans celui-ci durant un temps dans le but de célébrer quelque chose pour disparaître ensuite. Elle est donc un plaisir éphémère qui n'a de sens que parce qu'elle échappe aux réalités.

Le carnaval, qui est la fête populaire par excellence, montre bien la joie des participants qui sont transférés dans un monde où les apparences n'ont que faire des conventions et où le masque renverse les rôles et donne l'occasion de changer d'identité. L'illusion que nourrit la fête est une distraction, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire ce qui extrait de la vie réelle, qui soustrait les participants au quotidien. Cette force de l'illusion est telle que durant le carnaval, les préoccupations sont d'ordre ludique, le roi élu ne règne pas sur ses sujets mais préside aux festivités. Les gens jouent, chantent, dansent, boivent et mangent avec excès.

Pendant l'entrée royale, l'illusion se développe dans l'esprit des participants. Le roi cherche à affirmer son pouvoir, tandis que la ville essaye d'attester son autonomie et sa capacité à se gouverner elle-même. Chacun s'illustre devant l'autre dans l'illusion de le captiver, le fasciner. Durant l'entrée royale, la principale confrontation qui apparaît est celle qui nourrit les rapports entre le roi et ses sujets. C'est un contact qui établit la communication entre les individus, donnant lieu à des échanges (présents, paroles, serments) enrichissants.

- La ville et le roi :

L'accueil qui est réservé par une ville du royaume à son roi ne réalise pas seulement un contact d'ordre humain, il confronte aussi deux symboles : ceux du pouvoir et de la soumission.

Comme nous l'avons dit précédemment dans notre étude, l'entrée royale engendre un contact entre les individus : entre les citoyens de la ville elle-même et entre la ville et le monarque. Ce rassemblement des masses populaires et du roi montre l'aspect communautaire de l'entrée royale, c'est dans un souci de respect du devoir civique que les individus se réunissent. C'est dans ce rapport des devoirs

que s'opère la confrontation des statuts : entre celui qui détient le pouvoir, le roi, et ceux qui sont soumis à celui-ci, le peuple. Dans cette symbolique de la rencontre, on voit se jouer une grande mise en scène dans laquelle les deux parties exhibent et représentent leurs valeurs, leur fierté et leur position: le roi est le grand représentant, il est l'unique dirigeant de la nation et le seul dont le pouvoir est inébranlable car il est issu de droit divin; quant au peuple, il lui obéit. Ce qui montre que malgré l'image d'une nation réunie, le roi cherche à se détacher de celle-ci pour être le seul à s'élever au-dessus de tous. En effet, « la monarchie, en tant qu'instance de gouvernement, forme une totalité qui, bien que née de la nation, vise à lui échapper. Elle se place au-dessus d'elle et se constitue en organe indépendant ».<sup>304</sup>

Cette citation peut également s'appliquer à la ville où le monarque bien qu'il semble former un ensemble avec ses sujets, cherche quand même à prendre une position élevée, à se placer au dessus d'eux; finalement son incorporation au milieu de la ville qui s'articule en fonction de lui permet de mieux figurer son unicité, de justifier sa suprématie. Toutes ces confrontations de contrastes établissent une certaine réalité unifiée, car tout semble incohérent : les êtres, les choses et même les idées ne sont pas fixes et rigides, mais traversés de contradictions. C'est toutefois de cette confrontation, ce contact des paradoxes, des différents êtres, du roi et ses sujets, que résulte l'équilibre social nécessaire à la société.

Pour ce qui est de la notion de sacré, on voit que le carnaval, dont l'origine religieuse s'est peu à peu transformée en fête populaire, offre une juxtaposition des contraires : le sacré se mêle étroitement au profane. Tandis que dans l'entrée royale, c'est exactement l'inverse qui se crée : la cérémonie protocolaire de l'entrée royale devient un véritable rite religieux où le monarque est presque divinisé, parce que de la volonté de se placer au-dessus de tous le roi fait naître sa comparaison avec de grands héros ou des divinités antiques.

On remarque donc que le carnaval désacralise l'événement tandis que l'entrée royale sacralise l'action; elle fait du souverain et de la cérémonie des concepts sacrés. Mais dans les deux cas, il s'agit pour de s'approprier l'événement

---

<sup>304</sup> Jean-Marie APOSTOLIDES. Le roi-machine. Op.cit., p.67.

à des fins profanes : les participants du carnaval cherchent à se divertir, et le roi tente d'affirmer son pouvoir et son unique suprématie en s'affublant aux travers des allégories d'attributs et de qualités dignes des héros antiques ou des divinités mythologiques et justifiant ainsi son unicité.

### C. Du rite protocolaire au rite religieux

L'entrée royale témoigne d'une volonté de sacraliser le roi; durant cette cérémonie le monarque passe d'un état humain à celui de héros, voire de divinité. L'entrée royale, loin d'être une simple cérémonie d'accueil que la ville offre à son souverain en visite, est un spectacle complexe et symbolique de toute la dimension hiérarchique qui s'y joue, et où apparaissent dans une même scène les acteurs, les spectateurs, les metteurs en scène et les protagonistes. Dans cette sphère se réalise une confrontation des idées et des diversités sociales, de laquelle résulte la structure de la société, dont le monarque est l'organe principal et autonome.

#### - Le protocole de l'entrée royale

Le protocole est le symbole de l'ordre. Il est le modèle des relations officielles dont les conventions, les codes et les principes traduisent la constitution d'une société donnée. Au XVIIème siècle, le mot « protocole » était un terme juridique employé pour un formulaire d'actes de justices destiné à l'enseignement des débutants en la matière; on l'utilisait également pour un registre relié de notaires où ils devaient consigner tous leurs actes en détail afin d'éviter qu'ils ne soient perdus, modifiés ou abîmés. La finalité (sauvegarder des documents qui permettent de pérenniser des actes juridiques) de cette démarche résume ce que l'on entend par protocole aujourd'hui, où le mot a pris un sens beaucoup plus politique :

[...] le mot « protocole » suggère un sens aujourd'hui encore essentiel: garantir la continuité, préserver la mémoire des institutions

politiques. Parce qu'il fixe la liste des « rangs et des préséances », la hiérarchie des fonctions politiques, parce qu'il rappelle à chacun la place qui est la sienne, les gestes qu'il doit accomplir, parce qu'il justifie la distribution des corps dans l'espace politique, parce qu'il règle le mouvement et le rythme des cérémonies de l'ordre en politique.<sup>305</sup>

Le protocole établit donc une organisation politique, les termes: « garantir », « fixe », « justifie », « règle » expriment la réglementation des limites et la marque d'un modèle, un modèle qui implique la perfection du type idéal de la cérémonie. De ce souci de réglementation se dégage une certaine peur du désordre, c'est donc la peur du chaos qui inspire le protocole parce qu'il est signe d'ordre politique, d'harmonie sociale.

Dans la nation, suivre le protocole signifie que les choses sont faites dans un ordre bien précis et régies par des règles qui le structurent. Au XVIIIème siècle l'ordre, la rigueur et les règles dénotent la volonté d'établir une organisation; les choses ne sont pas laissées au hasard ou à l'improvisation, et l'entrée royale est un exemple parfait du souci formaliste de ce siècle. Il suffit de voir que l'entrée royale possède des codes bien manifestes, comme nous avons pu le constater au fil de notre étude pour comprendre qu'il existe un style bien précis de cette cérémonie, c'est un événement qui dispose de règles et d'une organisation types.

Dans l'organisation de l'entrée royale, on remarque l'importance de la part du sacré, permettant ainsi de consolider l'idée que le roi est unique et possède un pouvoir inaltérable.

Dès l'arrivée du monarque aux portes de la ville, les serments et obligations réciproques sont échangés : le roi prête serment de conserver les privilèges de la ville, et celle-ci le prie de bien vouloir les garantir et lui témoigne son respect et son obéissance. Le serment implique donc que le contrat qui les unit est fixé devant Dieu. Rappelons que l'entrée royale est avant tout un contrat entre le

---

<sup>305</sup> Yves DELOYE, Claudine HAROCHE, Olivier IHL (sous la direction de). Le protocole ou la mise en forme de l'ordre politique. Paris : L'Harmattan, 1996, p.15.

souverain et ses sujets (droit de gîte et respect des privilèges). Elle est donc une obligation.

Après les serments échangés à son arrivée, le monarque prend place dans un grand défilé à travers les rues de la ville. Le déroulement de cette déambulation est comparable à une procession religieuse et notamment à celle que l'on observe durant la Fête-Dieu : dais, marche lente. Une procession qui est établie, bien sûr, suivant une classification, parce que « avec l'apparition de l'Etat, des règles-dont les origines sont ensevelies depuis des siècles-sont venues classer et répartir les sujets et les corps, lors des cérémonies ».<sup>306</sup>

De l'ordre émane forcément l'idée de rapports entre les individus; c'est la structure qui crée l'ordre, et la cérémonie dans cette répartition des rapports semble être un moment idéal pour les afficher et de ce fait les justifier. Dans cette procession hiérarchique, le cortège royal (le roi étant celui qui se distingue de cette classification par le fait que c'est autour de lui que tout s'organise) suit un parcours défini et orné d'allégories utilisant des héros antiques ou des divinités pour illustrer les vertus et les qualités du monarque. À la fin de la parade, le roi s'en va écouter le Te Deum (que l'on écoute à l'occasion d'une naissance ou d'une victoire royale) à l'église. L'importance du Te Deum que l'on retrouve dans toutes les entrées royales montre la place du sacré dans la cérémonie. Toute la mise en scène de la cérémonie insiste sur la célébration du monarque, du grand empereur conquérant.

### De la romanité au pouvoir monarchique

L'importance du latin, des renvois à la Rome antique et à la mythologie traduisent les intentions de l'entrée royale. Toutes ces références aux Anciens sont assez répandues au XVIIème siècle, car elles traduisent très bien les valeurs d'ordre et de rigueur que véhicule ce siècle, et expriment toute la grandeur du monarque parce que Rome et ses héros représentent à merveille la perfection du mythe. En effet, on crée :

---

<sup>306</sup> Yves DELOYE, Claudine HAROCHE, Olivier IHL (sous la direction de). Op.cit., p.12.

des signes de cette Rome ressuscitée, à travers les arts, la littérature ou la musique. D'où les allures romaines qu'affectionnent les contemporains de Louis XIV, les héros romains auxquels ils s'identifient au théâtre; d'où la romanité des fêtes de cour dans lesquelles ils se retrouvent pour s'inventer comme Anciens.<sup>307</sup>

Les monarques au XVIIème siècle et notamment Louis XIV ont favorisé la production littéraire et artistique dans le but de dépeindre la filiation entre la royauté française et l'empire romain. Cette parenté semble nécessaire à l'entretien de l'image du roi. Ainsi l'art classique « a pour fonction de traduire en images le corps imaginaire du roi, à travers les références mythologiques dont se nourrit la monarchie ».<sup>308</sup>

Les relations d'entrée sont ainsi un des moyens artistiques pour alimenter le mythe qui se dégage du pouvoir monarchique, son utilisation traduit la volonté monarchique d'affirmer sa domination dans la France entière, à l'étranger mais aussi devant la postérité. L'entrée royale élabore des tableaux vivants, des allégories sur le mode de la romanité parce que des héros tel qu'Auguste inspirent nécessairement le respect et l'admiration. Auguste est un référent de comparaisons que l'on voit apparaître pendant le règne de Louis XIII mais qui prospère surtout sous Louis XIV. Ces grandes figures antiques sont des modèles idéaux pour justifier la suprématie de la monarchie. Rappelons que le triomphe romain était perçu comme sacré car le triomphateur était accueilli comme un héros avec une cérémonie religieuse qui lui témoignait admiration et augustes hommages. L'entrée royale figure donc le monarque sous les traits d'un héros antique, qui après une victoire entrerait en sa ville sous les acclamations et les hommages de ses sujets, fascinés par sa grandeur. Un triomphe qui se célèbre comme un

---

<sup>307</sup> Jean-Marie APOSTOLIDES. Le roi-machine. Op.cit., p.68.

<sup>308</sup> Ibid., p77.

véritable triomphe antique. Durant l'entrée de Marie de Médicis à Avignon, le dix-neuf novembre 1600, par exemple, son arrivée se fait sur la musique de Mars (musique des triomphes) avec un tonnerre de mousquetades et d'arquebuses; on entend aussi des hautbois et des clairons qui sont, comme l'explique André Valladier, des « instruments vsitez aux triomphes anciens »; cette explication est mise entre parenthèse dans la relation pour que tout le monde comprenne que, pour son arrivée, la reine bénéficia d'un hommage digne des anciens, justifiant ainsi son pouvoir.

Le cadre des entrées royales qui est orné d'architectures éphémères est également une marque de la romanité. Les édifices sont inspirés de ceux de Rome, ce sont des monuments représentatifs de la civilisation romaine : temples, arcs de triomphe, amphithéâtre majestueux. Durant la cérémonie c'est la Rome antique qui reçoit le grand empereur et qui lui manifeste toutes les marques de déférence dont il doit bénéficier. Ainsi, « peintes ou sculptées, toutes ces effigies serviront à magnifier le visage du roi comme à sacraliser le corps de la royauté ».<sup>309</sup>

L'usage de la langue des empereurs romains souligne toute la dimension emphatique des références. Pendant l'entrée royale, on remarque l'emploi des inscriptions en latin, cette forme d'écriture remonte à la première antiquité; les inscriptions chez les Romains étaient utilisées pour les affaires concernant la république et celles de la religion. Cette pratique semble s'être perpétuée : les architectures et les monuments des entrées royales en sont également enrichis. Dans l'ancienne Rome, les temples étaient gravés de dédicaces, des vœux y étaient inscrits en l'honneur des divinités adorées dans l'empire. L'utilisation du latin pendant l'entrée royale n'est pas anodine, c'est l'écriture des Anciens mais aussi celle de la religion.

Les héros, les architectures et l'écriture sont romains; Rome et son histoire sont des exemples parfaits pour glorifier et célébrer le monarque. Pour illustrer nos propos nous utiliserons une relation d'entrée qui est l'une des plus riches, celle d'André Valladier, auteur de la relation d'entrée écrite pour l'entrée de Marie de

---

<sup>309</sup> Yves DELOYE, Claudine HAROCHE, Olivier IHL (sous la direction de). Op.cit., p.17.

Médicis à Avignon, le dix-neuf novembre 1600. Il explique, au début dans une partie intitulée « Av Roy », pourquoi le choix du thème de l'entrée s'est porté sur Hercule.

Mais ce portraict, sire, que nous auons tracé à vostre Maïeste, n'est pas une peinture muette & mixtionnee seulement de couleurs ains une vive image parlante, & antitype de l'histoire, & Heroïques faicts de vostre incomparable valeur. Le modelle, & l'Idée en fut retiree d'Hercules (car aussi à Rome ne se faisait iamais triomphe que l'effigie d'Hercules ne marchat deuant) de son entregeant, & posture, nous auions portraict au naturel, & naïfue en parallèle les traicts les plus éminents, & remarquables de voz exploits, comme vives couleurs de votre Maïesté victorieuse, & triomphante, posees, & couchees sur le fonds de l'histoire, & extraction des Roys de Nauarre voz deuanciers pouruignez de la souche, & tige d'Hercules [...]<sup>310</sup>

Dans cette explication du choix d'Hercule pour illustrer Henri IV, l'auteur montre que c'est par le biais de la peinture que le parallélisme entre les deux personnages se réalise; c'est donc sous les traits d'Hercule qu'Henri IV va nous apparaître durant l'entrée royale. Notons d'ailleurs tout le vocabulaire qui se rattache à la peinture: « portraict », « tracé », « peinture », « couleur », « image », « modelle », « traicts », « viues couleurs », « posees et couchees sur le fonds ». Le roi est représenté à l'image d'Hercule dont le modèle servira à façonner les différents traits du monarque. Cette façon de le modeler à l'image d'Hercule peut aussi nous rappeler la volonté de montrer que le souverain est à l'image de Dieu, parce que le fait de le comparer à Hercule c'est aussi une manière de l'élever aux rangs des divinités. Ainsi Henri IV est paré des attributs d'Hercule, on lui fait porter sur la

---

<sup>310</sup> André VALLADIER. Labyrinthe Royal de l'Hercule Gaulois Triomphant. « Au Roy ». Avignon: Jacques Bramereau. 1601.



tête une peau de lion, qui s'explique également par son signe astrologique.

C'est le fonds, & le champ de nostre tableau. là-dessus, au tour natal de vostre Majesté, le ciel crayonna les premiers traicts de cette image & en getta la premiere ordonnance, vous rencontrant souz là constellation genereuse du lyon calculee en l'onzieme maison de votre natiuité, presage de ce que vostre Maiesté deuoit estre par apres, & suiet à notre pinceau de donner à vostre image pour casaque d'armes la despouille du lyon parement ordinaire d'Hercules.<sup>311</sup>

Dans cette explication de l'attribut du monarque, la peau de lion, que l'on a vue sur le premier arc de triomphe, est en relation avec le premier des travaux d'Hercule, à savoir tuer le lion de Némée et le ramener à Eurysthée. Le lion possède une peau impénétrable, Hercule muni d'une simple massue de bois d'olivier réussit à le tuer puis revêt sa peau; à partir de ce moment là Zeus ajoute le lion au nombre des constellations dans le firmament. D'ailleurs la massue est aussi ajoutée aux attributs du roi sur l'arc de triomphe. Mais la peau du lion se réfère également au signe astrologique du monarque : « au tour natal de vostre Maiesté, le ciel crayonna (...) vous rencontrant souz là constellation genereuse du lyon ». La métaphore du ciel pour désigner Dieu est assez récurrente dans cette relation d'entrée; « le ciel crayonna les premiers traicts de cette image »: le fait d'employer le vocabulaire de l'art plastique témoigne du degré d'emphase avec laquelle l'auteur parle du souverain; cette métaphore de la peinture fait de celui-ci une œuvre d'art et en quelque sorte une merveille créée par Dieu.

L'auteur explique ensuite qu'il compare les différents travaux d'Hercule aux exploits du roi. La transition entre les deux n'est établie que par de simples formules du type de l'apostrophe telles que : « SIRE », « vous, SIRE », « et vostre

---

<sup>311</sup> André VALLADIER. Op.cit.

Maiesté », signifiant ainsi au monarque les exploits dont il est l'auteur et qui sont comparables aux travaux d'Hercule, comme par exemple :

[e]n fin ce grand Heros Hercules, apres les longues courses de la forest de Menale, print la belle biche Menalee aux cornes et ongles d'or. Et votre Maiesté pour comble de ses fortunes, & accomplissement du bon heur de la France a obtenu du ciel cette belle Princesse vray miroüer de voz humeurs, moulee à voz vertus [...]<sup>312</sup>

L'auteur compare donc la capture de la biche, créature mythologique, par Hercule au mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis. C'est pourquoi comme nous avons pu le voir dans notre étude sur cette entrée, l'arc qui représente la biche est par déduction l'arc symbolique du mariage.

On constate que tout est agencé dans le but de faire du souverain un être singulier, au même titre qu'Hercule, il est un héros se plaçant ainsi entre les hommes et Dieu.

La mythologie joue un rôle très important dans les entrées royales. Dans l'entrée de Marie de Médicis à Avignon, dix-neuf novembre 1600, l'édification des arcs de triomphe est conçue en rapport avec les divinités antiques : chaque arc est dédié à un dieu. On observe aussi un temple dédié à Janus sur lequel est représenté le portrait d'Henri IV. Cette utilisation des arcs et du temple place en quelque sorte le roi et la reine au rang des divinités, puisqu'il faut dire que les temples dans l'Antiquité étaient consacrés à des divinités et le fait d'élaborer un temple et d'y placer un portrait du roi marque une certaine volonté de mettre sur un même ordre Henri IV et ces divinités.

[...] Le roi est hissé au plus haut degré de la

---

<sup>312</sup> André VALLADIER. Op.cit.

hiérarchie des êtres compatible avec la cohérence du code religieux. S'il n'est pas Dieu lui-même, il en représente du moins l'image fidèle. Cette quasi-déification du prince est d'abord établie dans le code antique; puis elle est transmise, après aménagement, à celui de la chrétienté.<sup>313</sup>

Ainsi selon les signes hérités du fonds romain, le monarque n'obéit et n'est soumis à personne; cette caractéristique lui confère un caractère sacré.

De plus, nous avons remarqué que la structure de l'entrée royale par ses ornements, ses architectures, ses statues, ses inscriptions et son principe d'accueil oblige la ville à sacrifier tout ce qu'elle possède pour satisfaire son roi. On a presque l'impression d'assister à un sacrifice, même si, comme le dit Marcel Mauss, « le sacrifice est un acte religieux qui ne peut s'accomplir que dans un milieu religieux et par l'intermédiaire d'agents essentiellement religieux ».<sup>314</sup>

Mais c'est un élément qui nous frappe, car tout ce qui concerne l'expression religieuse est annexé dans les entrées royales : on utilise des mots (Te Deum, les serments) d'ordre religieux, des objets qui sont des représentations religieuses (le dais, la tiare, la croix), mais également un rite qui est l'acte même de l'entrée royale. On remarque également que le comportement des individus face au monarque est de l'ordre de la vénération, on met un genou à terre pour le recevoir ou pour lui adresser la parole, comme devant un personnage religieux ou un représentation divine; un comportement qui semble même se réaliser dans les paroles adressées au roi, comme par exemple dans une harangue qui est prononcée en l'honneur de Marie de Médicis lors de sa visite à Avignon : « les bienheureuses influences, & qualités, que le Soleil radieux de votre Majesté très-Chrétienne », lui dit un assesseur, « respand sur votre très-affectionnée, & très-obeyssante ville d'Avignon, nous donnent la hardiesse de nous venir ietter à ses pieds, & offrir à l'autel de votre gloire une moisson planctueuse d'autant de

---

<sup>313</sup> Jean-Marie APOSTOLIDES. *Le roi-machine*. Op.cit., p.85.

<sup>314</sup> Marcel MAUSS. *Les fonctions sociales du sacré*. Paris : Éditions de Minuit, 1968, p.212.

mille voeux ». <sup>315</sup> Dans cette harangue on notera l'attitude des sujets face à la reine, l'assesseur met un genou à terre pour déclamer sa harangue, il prononce ensuite la formule « se jeter aux pieds », ce qui montre le rapport entre les deux personnes : le sujet est en-dessous de sa Majesté, il est à ses pieds. Il prononce également une phrase qui marque un certain sacrifice de la part de la ville : « offrir à l'autel de votre gloire une moisson [...] »; dans l'antiquité, on adressait des vœux aux statues des divinités, elles se trouvaient au dessus d'une pierre qui était une sorte d'autel sur lequel on offrait des sacrifices et des libations. La cérémonie se déroule selon un rite dont le protocole et le symbolisme traduisent une solennité quasi-religieuse qui offre un spectacle, employé à la diffusion du pouvoir monarchique.

### La sacralisation du protocole

On a pu le constater, que ce soit dans le carnaval ou l'entrée royale, la présence du roi en tant que personnage principal de l'événement autour duquel s'organise le reste des participants implique un contact qui semble dégager un caractère presque divin, des rapports où le monarque serait au-dessus des autres. Ce rapport de force s'affiche sur le mode de la dépendance de l'un vis-à-vis de l'autre. Le royaume est un corps dont le roi représenterait la tête et les sujets les autres membres qui ne peuvent agir sans son commandement. On peut aussi parler du rapport entre le roi et ses sujets qui s'exprime à travers l'élévation du monarque. Dans l'entrée royale tout concourt à faire du roi une personne hors du commun, un héros, un être presque divin. Dans cette conception de l'entrée royale, on voit bien toute la symbolique et l'importance du protocole; Marcel Mauss explique à ce propos :

[...]qu'une théorie de la prière était nécessaire à qui voulait comprendre « le serment, le contrat solennel, les tournures de phrases requises par l'étiquette, qu'il s'agisse de chefs, de rois, de

---

<sup>315</sup> André VALLADIER. Op.cit.

cours ou de parlements, les appellations de la politesse.<sup>316</sup>

Dans cette citation, on voit bien l'intérêt de la prière dans la compréhension de certaines cérémonies où les règles de bienséance sont de rigueur. Les « tournures de phrases requises par l'étiquette » : dans cette partie de la phrase, on sent toute la dimension protocolaire des gestes accomplis : il faut agir selon les conventions; l'emploi du mot « requises » marque une certaine obligation, une prescription, tout est codifié, entré dans les mémoires, c'est donc une véritable tradition qui se forge: on entre dans la mémoire collective qui indique un agencement des comportements, ce n'est pas seulement l'ordre hiérarchique qui est structuré, les comportements sont également aménagés. Le terme « étiquette » insiste sur l'aspect de la renommée, ce n'est pas, par exemple, Henri IV qu'il faut honorer mais le roi de France : ce n'est donc pas le respect pour la personne du roi (son individualité) qui est mis en valeur mais ce qu'il représente (sa naissance, son lignage royal); ainsi « les appellations de politesse » définissent la fonction de la personne qui les reçoit, les marques de politesse seront différentes selon les personnes. Les attributions de titres définissent les marques de respect qui s'attachent à mettre en valeur ce que la personne représente dans la société; elles concrétisent donc une structuration sociale, régie par la hiérarchisation.

Dans cette citation, Mauss nous explique que la connaissance de la prière permet de comprendre le serment, le contrat solennel, etc. parce que dans la prière on retrouve des notions d'ordre moral : le respect des valeurs et des personnes, l'ordre, la reconnaissance de l'ordre et d'une puissance supérieure. Lors de l'entrée royale, le principe est similaire : dans un regroupement collectif les sujets se placent en fonction de leur position sociale, accueillent le monarque avec les marques de respect qui se doivent, et reconnaissent la légitimité du roi, en tant que souverain éminent (presque divin). Cette caractéristique du monarque l'installe dans une position contraire au reste du peuple, il se distingue et se place au dessus

---

<sup>316</sup> Marcel Mauss est cité dans l'ouvrage de Yves DELOYE, Claudine HAROCHE et Olivier IHL (sous la direction de). Op.cit., p.13.

des autres.

### Rapport roi/sujets : la verticalité du pouvoir

Cette conception du roi en tant que personnage divin le place dans le niveau supérieur de la terre, il rejoint la voûte céleste, il fait partie des astres et du domaine divin; il se trouve donc au dessus de ses sujets, qui, eux, sont en dessous de lui. Le monarque est donc en haut tandis que le peuple est, lui, en bas. Cette image du pouvoir et des rapports entre les deux statuts sociaux traduite par des positionnements dans l'espace place les participants dans un cadre qui n'est plus terrestre mais dans une sphère céleste où il sont spectateurs de l'héroïsation du roi. La description du monarque et de son pouvoir se font sur le mode du sacré; « la notion de dieu, le culte adressé à une personnalité n'est qu'un cas, une spécification, une différenciation ultérieure des sentiments de respect qui s'adressent d'abord à ces puissances impersonnelles, sans formes définies. La notion de dieu se résout, en dernière analyse, en la notion du sacré. »<sup>317</sup> Si le souverain est ainsi décrit, c'est pour contribuer à la propagande de son pouvoir et affirmer l'importance de son sacre et son attachement à la religion. Le roi n'est pas seulement le grand protecteur de la France, c'est aussi un fervent défenseur de l'Eglise. Prenons par exemple, l'entrée royale de Marie de Médicis à Avignon le dix-neuf novembre 1600, le char que nous avons décrit porte les « génies » du roi et de la reine. Ce char exhibe le roi portant une tiare et une épée nue en forme de croix à la main, au bout de laquelle est accrochée une couronne; ce montage de la couronne dans l'épée figure l'union des deux objets : cette image très symbolique montre que le monarque, représentant des chrétiens, fait triompher la religion et préserve Avignon, ville papale et second siège de l'Eglise catholique. Cette association du roi à des éléments saints lui procure un caractère sacré qui témoigne de son autorité suprême.

Il n'est pas anodin de voir que le monarque est auréolé de qualités éminentes qui le distinguent de tous. Dans la relation d'entrée d'André Valladier on lui reconnaît des qualités divines, saintes, il est celui qui guérit par le simple fait de toucher le malade en prononçant une formule : « les Roys de France seuls ont ce don du ciel

---

<sup>317</sup> Marcel MAUSS. Op.cit., p.97.

de guerir des écrouelles, maladie incurable, par le seul attouchement, disans : Le Roy te touche ». Le souverain devient ainsi roi thaumaturge. André Valladier va encore plus loin en faisant de la reine un être immortel, dans la stance qui accompagne l'arc de Minerve, l'auteur emploie un vers dans lequel il utilise une antithèse, une antinomie : « vous [Henri IV/Hercule] faira reuiure en mourant » qui montre l'immortalité de grands héros. Sur le théâtre de l'arc de Mars, les Parques déclament des vers, parmi celles-ci Euphrosyne s'adresse au roi sous l'appellation « race des dieux ».

Toute cette dimension mythologique « forme le rituel dans lequel le prince est transfiguré. De mortel qu'il était, le souverain endosse la figure immortelle d'Hercule ou d'Apollon; il passe du monde humain à celui des dieux, il participe de leur éternité et de leur système ».<sup>318</sup>

Ainsi la religion prend une place importante dans entrées royales mais également lors des fêtes populaires (dont l'origine est religieuse) car toute forme de cérémonie tient son rituel et son système de réglementation du domaine religieux. La religion et la politique sont des liens sociaux permettant aux individus de se découvrir et de trouver une position commune, elles font partie de l'éducation, des traditions que l'individu acquiert dans une société donnée.

Les hommes ne peuvent pas vivre ensemble sans instaurer un lien social. Ils ont besoin d'être reliés les uns aux autres et la religion (*re-legere*: rassembler et *re-ligare*: relier) est là pour faire en sorte que chacun découvre chez l'autre (au moins sur un territoire défini) un semblable et, si possible, un frère. [...]Mais la religion, si forte soit-elle, ne peut suffire comme lien. L'autre lien fondamental est le lien politique.<sup>319</sup>

La religion unit les individus, elle permet une cohésion du groupe; c'est pourquoi

---

<sup>318</sup> Jean-Marie APOSTOLIDES. *Le roi-machine*. Op.cit., p.83.

<sup>319</sup> Yves DELOYE, Claudine HAROCHE, Olivier IHL (sous la direction de). Op.cit., p.35.

elle est un véritable « lien social ». Et l'homme dans sa vie en société est régi par deux institutions: religieuse et politique. Elles sont semblables puisqu'elles possèdent toutes deux des règles, des rites, des cérémonies, des processions, etc., et l'on se rend compte qu'elles sont également complémentaires. La nécessité de créer des liens sociaux traduit la nécessité des hommes de vivre ensemble; l'homme ne peut vivre seul, le besoin des autres est indispensable pour exister. C'est la communication, le contact qui unit les individus et la fête est un moment propice à cette fusion.

Les cérémonies qui héritent du système religieux s'organisent comme un rituel qui adopte un protocole adéquat à chaque situation. Le protocole offre une espèce d'harmonie qui célèbre les qualités du roi et dissimule ses imperfections, il en va de même lors du carnaval, où l'on fait abstraction de toutes les tensions qui peuvent exister entre les participants et dans l'esprit même de chacun d'eux, parce que la fête possède cette force de tout idéaliser et de créer une sphère fictive qui se structure par le rituel et le protocole, et offre un apaisement.

Tout simplement dans l'univers protocolaire nous ne sommes pas dans la « vraie vie »; nous sommes dans un monde effectivement « apaisé », où les passions se taisent et les rivalités s'abstiennent, dans un monde donc où l'homme est à même de se développer [...] et de rencontrer l'autre même si c'est à une place désignée, même si, ainsi, il exprime sa différence.<sup>320</sup>

Que ce soit lors du carnaval ou pendant l'entrée royale, on voit que les hommes ont besoin des autres pour exister : les participants du carnaval confirment ce besoin dans l'expression du divertissement collectif; l'entrée royale, quant à elle, affirme que le roi sans ses sujets ne peut exercer son pouvoir. C'est donc un rapport d'attentes réciproques que recherchent les participants d'une fête

---

<sup>320</sup> Yves DELOYE, Claudine HAROCHE, Olivier IHL (sous la direction de). Op.cit., p.36-37.



et dont la finalité est surtout de prendre du plaisir. Ainsi sur des sujets sérieux et sacrés viennent se greffer la joie, la distraction et la liesse. Pour l'entrée royale, la réjouissance est également manifeste, les rapports de soumission et la sacralisation du souverain n'enlèvent rien au plaisir suscité par sa présence, car c'est un événement qui se distingue des moments de la vie de tous les jours. Même si les nobles et les bourgeois payent pour l'organisation de l'entrée royale, ils sont fiers de parader dans le cortège royal auprès du monarque. Le peuple, quant à lui, qui paye de sa personne pour la réalisation de l'événement, est ravi de pouvoir assister à ce moment exceptionnel qui offre en outre une profusion de nourritures (dans un contexte, rappelons-le, de disette). Pour la ville entière c'est une immense fierté et un grand honneur de pouvoir recevoir le roi de France, l'excitation patriotique et le privilège de l'événement l'emportent sur tous les efforts qui ont été déployés. Le roi est ravi de pouvoir bénéficier de ce contact avec la ville pour affirmer son pouvoir et créer dans l'esprit de ses sujets l'image d'une monarchie dont le pouvoir est établi sur le caractère sacré. La fête est un spectacle protocolaire où chacun se présente et se représente aux yeux des autres; parce que depuis toujours les rites, qu'ils soient religieux ou non, permettent de créer des liens sociaux dont toute société donnée a besoin. Mais cela reste tout de même un moment propice à la fête, c'est-à-dire au divertissement, au plaisir et à l'échange.

#### 4) Notion de collectivité

La fête œuvre pour l'unification sociale et conduit le collectif à créer la masse, la généralité. On y rencontre l'ambition, la volonté de créer un lien social entre les individus. Cette collectivité, instantanée et éphémère, est renouvelée à chaque nouvelle démarche de groupement. De cette volonté d'unir les individus se dégage une notion de neutralité; on n'est plus dans le classement de groupes sociaux, dans l'évaluation de la richesse; même si durant les processions (de la Fête-Dieu) et les défilés (des entrées royales) les places hiérarchiques sont visibles, ce n'est pas la hiérarchisation essentiellement qui émane de ces fêtes, c'est davantage l'exhibition de soi. L'homme et surtout l'homme du XVII<sup>ème</sup> siècle se définit par rapport à un groupe, son existence passe par le besoin de se retrouver avec

d'autres, avec ses semblables. Durant la fête, la notion de collectivité est omniprésente et implicite. Elle s'impose à l'individu car c'est par le groupe que l'être s'épanouit. D'ailleurs, la création des confréries nous permet de comprendre et justifie le souci d'exprimer son appartenance à un groupe. Cette volonté de faire partie d'un groupe a donné lieu à des rituels qui montrent le besoin de se réunir, comme dans la fête. Ainsi, la fête se dispense, se libère de tout individualisme, parce que l'homme a besoin des autres et c'est la fête qui assure le lien entre le « moi » et l'autre. « L'étude de la fête comme manifestation d'une certaine psychologie collective » est un point intéressant dans l'analyse et la compréhension de la fête.<sup>321</sup> Notamment dans la fête du XVIIème siècle, où l'individualisme n'existe pas encore et où la notion de groupe est omniprésente dans la société.

Les fêtes ont l'utilité de grouper les gens et de leur faire prendre conscience de leur place dans l'assemblée: « leurs fonctions premières étaient surtout de rassembler et de revivifier le corps social, d'exhiber une fierté collective et même d'exprimer un rapport au sacré et à la transgression ».<sup>322</sup> Le sentiment de groupe permet à l'individu de se sentir invincible; l'union donne l'impression d'être plus fort face aux forces du Temps et de Nature, dans ces périodes où l'on était esclave des conditions météorologiques car on ne possédait pas de moyens de protection et de prévention.

La fête a une fonction civique, elle intègre l'individu dans un corps social et lui donne des intérêts civiques qui le lient à ses semblables.

[...] Rousseau et Diderot font l'apologie d'un rassemblement festif comme vecteur de sens civique et c'est dans cette lignée que l'établiront le Comité de Salut Public et la Convention.<sup>323</sup>

---

<sup>321</sup> Jacques HEERS. Conférence Albert-le-Grand 1971, fêtes, jeux et joutes dans les sociétés d'occident à la fin du Moyen Age. Op.cit., p. 11.

<sup>322</sup> Serge CHAUMIER. Arts de la rue. La faute à Rousseau. Op.cit., p.64.

<sup>323</sup> Serge CHAUMIER. Op.cit., p.65.

Cette citation qui concerne le XVIIIème siècle peut également s'appliquer au XVIIème siècle parce que la fête a évolué mais a toujours conservé cette particularité de vouloir créer un symbolisme. Au XVIIIème siècle c'est plus un gouvernement (la république) qu'une personne (le roi) qui est symbolisé, mais l'idée générale reste la même. La république comme la monarchie est également visée : l'époque révolutionnaire s'attaque à la république, tout comme au XVIIème siècle certains s'opposent au roi.

Le rassemblement festif donne lieu à ce sens civique que l'on a pu observer aussi bien dans les fêtes populaires que dans les entrées royales. Parce que l'homme vit en communauté et qu'il est porté par un sentiment collectif, il est le singulier qui s'exprime par les voix du pluriel. Dans la vie mondaine, le brassage, l'association des différents groupes d'individus se dégagent également de la fête, même s'il s'agit de groupes beaucoup plus restreints.

Le rôle des fêtes est important pour la vie mondaine. Elles rapprochent les hommes, que leurs affaires, leurs caractères, leurs intérêts différents séparent; elles sont comme l'armature de cette foule diverse. Elles les maintiennent en gaieté, en bonne humeur, en bannissant le chagrin et l'ennui, en obligeant à oublier ce qui divise par la nécessité de paraître aimable.<sup>324</sup>

Dans cette citation, on remarquera la fonction salvatrice de la fête, qui procure « gaieté » et « bonne humeur » et qui éloigne du « chagrin » et de « l'ennui ». Comme une sorte de remède à la mélancolie, elle offre la joie. Cette fonction vient du fait que la fête rassemble. La comparaison de la fête à une armature montre que c'est elle qui permet le soutien et la cohésion dans la diversité de la foule. Elle

---

<sup>324</sup> Maurice MAGENDIE. *La politesse mondaine*. Et les théories de l'honnêteté, en France au XVIIème siècle, de 1600 à 1660. Tome I-II. Genève : Slatkine Reprints, 1993, Tome I (chapitre VII), p. 543.

soude les individus pour faire de la diversité une unité. C'est grâce à elle que diverses personnes peuvent, durant un temps, coexister. Cette aptitude à être ensemble malgré les différences tient au fait qu'en public la civilité est de rigueur; on remarquera donc un vocabulaire de l'obligation : « obligeant », « nécessité »; parce que chaque individu en public doit « paraître aimable ». Le paraître fait partie du sens civique et la fête est un excellent exemple de civilité, où chacun s'accorde à coexister avec les autres, parce que la fête a cette particularité de n'avoir pour seule fin que le plaisir : même durant les entrées royales où les intérêts sont assez exprimés, on assiste au plaisir du roi et de la ville. Le monarque est heureux de pouvoir bénéficier de l'accueil fastueux de la ville, qui est, quant à elle, ravie de pouvoir le recevoir, tout le monde est honoré de pouvoir assister à cet événement exceptionnel et tous les sujets sont habités par une sorte de fierté patriotique à la vue de leur souverain. Mais cela reste un moment de collectivité car tout le monde s'affaire aux préparatifs et s'adonne à faire de l'entrée royale une cérémonie grandiose qui marquera les esprits. Dans la fête et notamment dans les entrées royales, on voit bien cette transformation de la ville, qui était formée de différents membres, devenir un groupe dont l'intérêt commun est de réaliser une magnifique entrée. La notion de collectivité est également visible dans les autres fêtes. Lors du carnaval, le plaisir du divertissement et la joie d'être durant un temps libéré des contraintes quotidiennes donnent à la fête une valeur d'union. Dans le désir du délasserment, tous les hommes sont égaux; ils veulent tous s'amuser. La fête est le support de la collectivité, elle engendre le sentiment d'altruisme. Elle donne un sens et une valeur à la notion de communauté.

Si la notion de collectivité se réalise c'est grâce à l'espace public parce qu'il crée la sociabilité capable d'entretenir les relations humaines.

Cette nécessité de se montrer face aux voisins, de se compter et de mesurer la force des liens de solidarité, explique en tout premier lieu l'importance considérable accordée à toute procession organisée à travers la ville, en quelque occasion que ce soit; ces cortèges donnent une idée exacte, visuelle, de l'assise du groupe, de sa

cohésion. Ils sont les premiers signes de nos  
manies processionnaires actuelles derrière  
bannières, sigles et banderoles.<sup>325</sup>

Jacques Heers écrit « en quelque occasion que ce soit », ce qui veut dire que la symbolique, le nom, la date de la fête ne sont pas le plus important, ce qui compte le plus c'est le rassemblement que les manifestations commémoratives, populaires ou institutionnelles offrent par leur existence. Dans cette citation, on observe le vocabulaire qui se rattache à la notion de groupe : « solidarité », « groupe » et « cohésion », avec cette idée de « cortèges » et de « procession » qui figure le rassemblement. Durant la fête, « cette nécessité de montrer », c'est-à-dire l'exhibition aux yeux des autres, permet d'adhérer au groupe parce que se montrer c'est afficher sa singularité et attester son appartenance à l'union; faire passer l'homme d'un état d'isolement à celui de la sociabilité. La fête serait un moyen pour une société donnée d'affirmer son existence et le désir d'être encore et toujours; elle offre durant un temps aux participants une impression d'immortalité, c'est la célébration de la vie à laquelle on peut encore goûter et qui nous rassure. La fête n'est pas seulement une manière de ranimer la mémoire d'un passé (commémoration) pour des groupes humains, c'est aussi la possibilité pour eux de conforter la conscience de leur pérennité. Durant la fête les individus espèrent échapper au temps et à l'histoire et se plaisent à déambuler et à se divertir parmi leurs semblables. L'intrusion de la fête dans la vie des hommes génère l'intégration des êtres dans une masse, un groupe dans lequel ils trouvent une place qu'ils n'ont pas toujours au quotidien.

Pendant les entrées royales, la sociabilité émane du rite d'accueil, un rite qui inclut l'hospitalité. Lorsqu'un monarque entre dans une ville, la notion de collectivité se crée implicitement; tout le monde se hâte au travail et s'organise pour recevoir dignement sa Majesté. C'est le groupement de l'ensemble de la ville qui est mobilisé par l'intérêt commun: susciter le respect et la fascination chez le souverain pour lui plaire. Si l'entrée est aussi singulière et aussi triomphale, c'est

---

<sup>325</sup> Jacques HEERS. Fête des Fous et carnivals. Op.cit., p.194.

parce qu'elle place dans un même environnement deux parties, le roi et ses sujets, mais elle mêle également les sujets entre eux, et fait ainsi de la ville un lieu d'échanges qui établit concrètement le schéma de la société dans lequel le monarque est le pilier qui maintient l'édifice (la société) et sur lequel s'ajuste le reste de la société. Mais cette image qui montre la dépendance des sujets vis-à-vis du roi n'est pas péjorative car elle permet de voir que dans la société, il y a une cohésion : le monarque se définit par rapport à ses sujets, qui, conscients de leur attachement au roi formant un ensemble se réunissent dans un élan de solidarité pour l'accueillir. De l'entrée royale se dégage la notion de communauté parce qu'elle rassemble les masses populaires qui s'organisent autour du monarque pour former un tout, une unité parce qu' « aucun individu seul ne peut souhaiter la place du roi, ni se prendre pour lui, car le roi n'est pas un individu mais l'incarnation d'une collectivité ».<sup>326</sup> Le souverain est la figure de la nation, il est le représentant de cette collectivité. La grandeur des entrées royales témoigne bien du symbolisme monarchique : le roi est la personnification de la nation qui oblige les citoyens à s'associer. Le devoir civique engendre l'union qui se matérialise dans la sphère publique. En effet, l'espace public « se constitue précisément comme un lieu de dialogue symbolique entre les divers acteurs du jeu social, religieux et politique. S'il reçoit de puissants messages monarchiques, il peut aussi les modifier. Espace dynamique et mouvant, où s'accumulent les principales contradictions sociales, il offre la seule possibilité de les surmonter dans la sphère de l'imaginaire. Là, le roi, les nobles, les bourgeois et d'autres acceptent de se parler sans se référer uniquement aux traditions rigidifiées qui les engluent habituellement. En d'autres termes, il s'agit d'un espace d'expérimentation culturelle permettant des fusions, préalables nécessaires à de nouvelles formes de fonctionnement politique ».<sup>327</sup>

« La sphère imaginaire » est l'image que l'auteur emploie pour parler de l'ambiance de la fête et l'esprit dans lequel elle plonge les individus. L'espace public est « un lieu de dialogue symbolique », symbolique parce qu'il suggère et crée un dialogue propre à la fête, qui ne se retrouve que durant les festivités.

---

<sup>326</sup> Jean Marie APOSTOLIDES. Le roi machine. Op.cit., p.152.

<sup>327</sup> Robert MUCHEMBLED. La société policée. Op.cit., P.84.

Contrairement au temps du quotidien « habituellement » où « les traditions rigidifiées » « engluent » les différents membres de la société, durant la fête, « dans la sphère de l'imaginaire », les contradictions sociales sont surmontées et tout le monde « accepte de se parler ». La fête offre des principes, un ensemble de préceptes qui obligent les individus à coexister. La fête que l'espace public laisse jouer offre cet « espace d'expérimentation culturelle ». On parle d'« expérimentation culturelle » parce que les différentes catégories sociales qui se rencontrent et se regardent durant la fête font des échanges entre elles. La fête permet un développement de la culture et devient ainsi un espace d'expérimentation anthropologique où l'on observe les hommes et leur comportement vis-à-vis des autres et vis-à-vis d'eux-mêmes. La fête permet de voir que les êtres changent de comportement quand ils sont face aux autres et dépassent même les limites de leur propre personne. Sous le masque, le déguisement et la ferveur des festivités, l'être change d'attitude et peut parfois s'étonner lui-même. La fête de l'entrée royale offre de « nouvelles formes de fonctionnement politique », une nouvelle manière d'exercer les fonctions politiques et d'aborder le peuple. Elles entretiennent un rapport plus direct avec le peuple : lorsque le roi déambule à travers la ville, il fait campagne auprès de son peuple et entretient le pouvoir. C'est une approche plus sociologique où la confrontation entre le monarque et ses sujets, et entre les sujets eux-mêmes offre un raffermissement de la société.

La fête au XVII<sup>ème</sup> siècle contribuait à former les communautés et à souder la diversité sociale. Dans le carnaval, qui est la fête populaire par excellence, on voit l'importance de la formation de la masse populaire.

Ainsi le carnaval, qui précède la période d'abstinence du carême, est un révélateur exemplaire du sens anthropologique de la fête: il a toujours constitué (et là où il subsiste encore), un temps de transgression salutaire pour

Le carnaval « est un révélateur exemplaire du sens anthropologique de la fête », car il rassemble les hommes et permet de voir comment se traduisent les actes et les mœurs, les relations des êtres humains entre eux. Selon Pascal Lardellier, le carnaval est « salutaire pour l'équilibre des communautés », c'est donc un besoin, une nécessité dont dépend l'harmonie des sociétés, parce qu'il régule les tensions et permet l'exorcisme des peurs et des angoisses qui durant un temps sont délaissées au profit de l'inversion des rôles et de l'acquisition d'un nouveau rang social. Le carnaval étant le temps de l'excès, il laisse libre cours au débordement afin d'attiser les éventuelles révoltes qui pourraient se produire en dehors de celui-ci. Ce qui lui confère un caractère thérapeutique, presque vital dans l'existence de l'homme en société. « C'est aussi le thème central de l'essai d'Emmanuel le Roy Ladurie, le carnaval de Romans, où dans le contexte de guerres de religion, haines de classes, haines de clans et haines confessionnelles se règlent sous le travestissement et même sous la forme de la fête ».<sup>329</sup> La fête est un remède aux conflits; elle maintient la stabilité sociale en permettant aux participants d'exorciser leurs colères et leurs peurs derrière le masque qui couvre à la fois leur identité et leurs intentions. « Et c'est derrière le masque, dans l'anonymat et l'oubli de soi que se refondent finalement les identités, les fonctions institutionnelles ».<sup>330</sup> Paradoxalement, c'est lorsqu'on se masque, lorsqu'on passe à un état neutre qui nous extrait de nous-mêmes qu'en définitive se rétablissent les identités et les fonctions institutionnelles, car durant la fête, l'être en se dépassant se révèle : la fête le délivre de ses angoisses, dévoile ses sentiments et lui permet de s'extérioriser, d'être lui-même, derrière un anonymat nécessaire à cette libération. On peut noter que la fête manie les émotions, ce n'est plus tel ou tel événement qu'il est important de commémorer, ce qui est devenu essentiel durant les festivités ce sont les émotions qui sont ressenties. Elle est devenue le lieu où les individus donnent libre cours à leurs sensations et se laissent guider par leurs

---

<sup>328</sup> Pascal LARDELLIER. Op.cit., p.46.

<sup>329</sup> Michel VOVELLE. Idéologies et mentalités. Op.cit., p.195.

<sup>330</sup> Pascal LARDELLIER. Op.cit., p.79.



émotions, leurs envies.

Le carnaval est le type même de la fête, il est l'exemple parfait de ce que représente la fête: c'est le lieu propice à la sociabilité et à la détente car il extirpe l'homme de son quotidien en suspendant les contraintes et les normes sociales.

En ce sens, la fête est ce qui détourne du quotidien mais surtout ce qui interrompt les modes de fonctionnement traditionnels de la société. Plus ces normes sociales sont pesantes et rigoureuses, plus la fête cherche à rompre l'ordre établi, tendant à inverser les conventions et les hiérarchies.<sup>331</sup>

Dans cette définition de la fête, on remarquera que les caractéristiques qui lui sont attribuées, « rompre l'ordre établi » et « inverser les conventions et les hiérarchies », sont des singularités propres au carnaval; ce qui montre qu'il est un héritage important dans la fête, et que la fête résulte des contraintes rigoureuses de la société; elle est donc une échappatoire provisoire qui détend à la fois les individus mais également les autorités car elle leur offre une soupape de sécurité; ainsi le moment accordé à la licence et à la détente libère les pressions contenues le reste du temps. Ce qui confère à la fête une fonction thérapeutique qui s'exerce par le peuple et pour le peuple, parce que « la fête elle-même semble [...] spécifiquement populaire ».<sup>332</sup>

La nécessité du groupe crée la sociabilité dans la société; que ce soit dans les entrées royales, ou encore dans le carnaval, le charivari, la Fête-Dieu, la fête des Fous/Innocents, on trouve la mention de la présence et de la ferveur populaires. Dans les entrées royales tout comme dans les fêtes populaires, la relation d'inclusion dans son sens sociologique est importante car elle suppose de faire

---

<sup>331</sup> Dictionnaire de l'académie française. Neuvième édition. Tome 2. Paris : Imprimerie nationale Editions, 2000, p. 975.

<sup>332</sup> Robert MANDROU. Histoire sociale, sensibilités collectives et mentalités. Paris : Presses universitaires de France, 1985, p.281.

partie du peuple, de l'intégrer. Lors des entrées royales, le monarque s'intègre à la ville dans laquelle il se représente en tant que corps monarchique, c'est donc dans cette relation d'inclusion que se définit sa place : il est le centre autour duquel tous les membres gravitent. Dans les fêtes populaires, comme par exemple le carnaval, il s'agit aussi de s'inclure dans le peuple; le fait de s'y inclure permet de se situer vis-à-vis des autres. On est dans un mode où l'être se détermine « par rapport à », chacun a besoin des autres pour s'affirmer et exister. De ce besoin de l'autre naît la notion de collectivité. Pendant les fêtes, le rassemblement s'élabore par un sentiment d'appartenance, qui décharge l'homme de sa solitude en l'insérant dans un groupe. La fête est un spectacle où acteurs sociaux, régisseurs du pouvoir et spectateurs populaires, participants, partagent la scène, dans un cadre de l'ordre de l'imaginaire. Ainsi la fête unit les masses populaires, libère l'esprit et le rend plus tolérant grâce à la fiction qui se crée durant les festivités, une fiction dans laquelle tout le monde se parle, se côtoie dans une ambiance nourrie par le désir du divertissement et du délassement, porteurs de toutes les attentes. Ce qu'il est intéressant d'observer, c'est que la fête traduit un certain désir, elle offre aux participants un cadre dans lequel les inclinations se réalisent sans la moindre difficulté, car, que ce soit pour l'entrée royale ou le carnaval, il s'agit d'un cadre propice à l'expression personnelle. Lorsqu'il s'agit de l'entrée royale, l'expression personnelle véhicule une part de réel car les individus jouent le rôle social qui leur est propre, à laquelle s'ajoute une perspective utopique car durant la cérémonie la structure sociale, les rôles sociaux et les hiérarchies sont exposés avec une harmonie presque idyllique où le roi est le noyau autour duquel tout s'organise. Tandis que durant le carnaval, on assiste à une expression des fantasmes qui sont représentés sur la scène publique : les individus jouant un rôle différent de celui qu'ils occupent dans la vie quotidienne donnent forme, en public, aux désirs que leurs esprits abritent.

##### 5) La représentation fantasmée du réel et le fantasme représenté

Dans un premier temps nous devons donner une définition du mot « fantasme »

car il revêt un sens profond qu'il est intéressant de définir : le fantasme est une représentation imaginaire traduisant des désirs plus ou moins conscients qui tendent à fuir à l'emprise de la réalité.

En psychanalyse, le fantasme représente l'assouvissement d'un désir inconscient, c'est une production mentale imaginative, dont le synonyme est rêve; imaginaire parce que logé dans l'esprit, le fantasme est rarement réalisable.

Le carnaval est une représentation imaginaire qui véhicule les désirs des individus, tandis que l'entrée royale est une représentation réelle qui montre la structure sociale. Il est notable de constater qu'il existe une symétrie entre les deux fêtes. Chacune offre l'occasion de représenter ce que l'on est ou ce qu'on voudrait être. Lors du carnaval chacun se libère des contraintes sociales et agit en totale liberté : chaque individu va pouvoir contester son rôle. La fête sert de soupape de sécurité car elle autorise des comportements qui seraient réprimandés dans la vie de tous les jours. L'entrée royale, quant à elle, conforte chacun dans le rôle qu'elle possède et à la place qu'il occupe : on joue son rôle social avec fierté car lors de la cérémonie on est animé par le sens du devoir et du patriotisme, on intègre le système contraint où chacun a un rôle social parfaitement déterminé qui permet le fonctionnement de l'ensemble de la société parce que chaque élément est nécessaire à la construction de la société et à l'équilibre social.

#### A. La représentation fantasmée du réel :

Il s'agit bien évidemment de l'entrée royale qui offre l'occasion d'une représentation de toute la ville, de toutes les classes sociales, des différents rangs, des diverses institutions et tout cela dans un souci hiérarchique qui montre la structure de la société qui, comme on a pu le voir, se forme autour du noyau central, le roi.

Cette grande représentation est fantasmée, car elle suggère la notion d'idéal, elle présente de manière harmonieuse les hiérarchies. On a assisté à une reproduction dont l'ordre est parfaitement tenu, à une orchestration de la ville qui peut paraître presque utopique puisque durant l'entrée royale tout le monde se côtoie et tient la place qui lui est impartie sans la moindre aversion. Cette harmonie de la ville est

créé par le protocole dont on fait usage durant la cérémonie de l'entrée, un protocole qui respecte l'ordre, la hiérarchie et les conventions. Tout cela exprime la grande idéologie des monarques qui veulent créer un protocole qui survit dans l'esprit de la postérité et qui perdure.

Le monarque doit gérer dans la longue durée puisque, selon l'idéologie qui sert de creuset à son règne, l'éternité est promise à sa postérité. Il ne s'agit donc pas seulement de gouverner dans le présent immédiat mais de préparer le futur afin de reproduire le même modèle.<sup>333</sup>

Le fantasme va donc au-delà de la cérémonie de l'entrée royale, il ne se limite pas à ce moment éphémère, l'idéal est de graver dans le temps toute l'harmonie et la structure de la ville, exprimant parfaitement l'ordre moral de la monarchie qui veut que la société s'organise en fonction du souverain. Ce n'est pas le fantasme d'un temps mais celui d'une idéologie éternelle.

C'est une représentation du réel parce qu'elle montre en réalité toute la complexité du système où le roi détient tout le pouvoir et où les individus sont rattachés à une appartenance (sociale, régionale, religieuse, etc.). Une société où l'individualisme n'existe pas encore; on agit toujours au nom d'une catégorie.

La société de l'époque accorde beaucoup d'importance aux apparences qui sont le reflet de l'identité d'une personne et qui généralement traduisent son appartenance à un groupe. Contrairement au carnaval où les apparences intéressent peu puisqu'elles ne sont que le reflet d'un désir : celui d'être un autre durant un temps donné. Les apparences y sont mensongères, ce qui suppose qu'elles ne sont pas fiables, et qui de ce fait bouleversent les hiérarchies en créant un univers où tout le monde est égal.

---

<sup>333</sup> Roger DUCHENE et Pierre RONZEAUD (éds.). Tome I. Ordre et contestation au temps des classiques. « L'ordre monarchique identitaire » par Jean-Marie APOSTOLIDES. Tübingen : Biblio 17, 1992, p.28.

## B Le fantasme représenté :

Le carnaval se sépare de l'entrée royale par son côté relaxant et moins sérieux. C'est pourquoi le carnaval sert de soupape dans la société, il permet aux individus d'être durant un instant déchargés de leur identité et de faire abstraction de leur appartenance sociale. Pour le carnaval, on parle de fantasme représenté. Le fantasme est un désir profond qui reste généralement dans l'esprit et le terme de fantasme implique l'aspect presque irréalisable de la chose, on est dans l'ordre du rêve. Un rêve qui peut tout de même devenir réalité et prendre forme durant le carnaval, où tout est permis. C'est un fantasme représenté car dans le terme de représentation s'inscrit la notion de théâtralité, ce qui implique que les individus pour réaliser leur fantasme vont recourir au déguisement, au masque et au jeu de rôle. Durant le carnaval, on bouscule l'ordre établi et on place tout le monde sur un pied d'égalité, tandis que dans l'entrée royale, on respecte l'ordre afin d'établir une hiérarchie qui condamne les individus à un rôle déterminé.

Il est donc notable que ce qui sert de passerelle entre la réalité et le fantasme, entre l'entrée royale et le carnaval, c'est le masque, métonymie qu'on emploie ici pour parler du changement de rôle : le masque désigne toute la mascarade du carnaval.

La fête est représentative de ce qu'était la société du XVIIème siècle. En effet, la notion de la fête que l'on connaît aujourd'hui diverge un peu de ce qu'elle pouvait représenter au XVIIème siècle où elle était plus symbolique, car non seulement elle incarnait la structure sociale mais réalisait aussi un constat des rapports sociaux qui dans un premier cas étaient clairement affichés (entrée royale) puis dans un second cas, dissimulés sous le masque et le déguisement (carnaval) et qui exprimaient l'envie de s'en extraire. Aujourd'hui l'individualisme est une notion qui existe mais au XVIIème siècle elle n'existait pas encore; chacun était déterminé en fonction d'un groupe, d'une appartenance sociale, religieuse ou régionale. Les gens étaient définis en fonction de leur appartenance à un groupe, de leur héritage, de leur métier, de leur naissance : toutes ces informations conditionnent leurs apparences. Un fils d'avocat sait qu'il deviendra avocat comme son père, un natif de telle région y reste généralement toute sa vie, le grade social et même les vêtements (qui étaient à l'époque des codes significatifs de l'appartenance sociale d'une personne) influent sur la vie en société où l'individu

est perçu en fonction de toutes ces caractéristiques. Un code des apparences, des étiquettes, des noms qui contribue à créer la division de la société en groupe.

Dans la fête, on retrouve cette idée de partager les mêmes convictions religieuses et patriotiques : durant l'entrée royale, la ville est heureuse de pouvoir accueillir le roi; les nobles malgré les sommes d'argent qu'ils ont dû fournir pour organiser l'entrée sont très fiers de pouvoir défiler auprès du monarque dans le cortège royal durant la parade à travers la ville, et même le peuple, qui a payé de sa personne pour avoir travaillé à la réalisation de l'entrée, est ravi de pouvoir assister à cet événement unique où il a l'occasion de voir le souverain et de participer à une cérémonie où la boisson et la nourriture sont distribuées à profusion. Durant le carnaval, les individus aspirent aux mêmes désirs : se soustraire durant un temps à la réalité quotidienne en renversant l'ordre établi par le changement de rôle qui est réalisé par le masque et le déguisement; tout cela étant animé par un désir de liberté. Une liberté qui n'est pas envisageable dans la réalité. À travers le contact des individus et la représentation publique, l'entrée royale et le carnaval témoignent d'une société de groupe qui semble avant tout soucieuse des apparences.

L'entrée royale et le carnaval servent à l'équilibre social puisque ces deux volets offrent l'aspect bipolaire de la société dont les individus sont également caractérisés par des aspects contraires : sacré, profane; ordre, désordre (contestation de l'ordre); sérieux, comique; réalité, illusion; contraintes, liberté et vie, théâtralité. L'homme a besoin des contraintes pour organiser sa vie personnelle et sociale mais il doit aussi avoir de temps en temps des moments de liberté pour se sortir du quotidien, de la réalité et laisser libre champ à ses désirs.

### C. L'entrée royale et le carnaval : un équilibre social

L'existence du carnaval témoigne du souci d'ordre de la société, il révèle la structuration du système dont on veut se détacher. La pratique du carnaval sert de soupape de sécurité et évite ainsi tout débordement extra-festif. Tandis que l'entrée royale met en scène, en acte, la société en illustrant ses valeurs. Chacune de ces manifestations justifie les deux volets de la société qui servent à l'équilibre social. Durant le carnaval, les participants se masquent pour jouer un rôle différent

de celui qu'ils occupent dans la société, tandis que dans l'entrée royale, ils se confortent dans leur fonction sociale, chacun joue le rôle qui lui est normalement assigné et exhibe sa fierté d'appartenir à un groupe, de la confrérie à la nation. La notion de collectivité s'inscrit déjà en dehors de la fête qui la renforce. Tout cela appuie l'idée que l'individu agit selon le contexte (la fête) en fonction de ce qu'il représente ou de ce qu'il voudrait représenter. La représentation est un terme clé dans notre analyse car c'est cette notion qui détermine l'individu, qui l'identifie au vu des codes (vestimentaires, patronymes, linguistiques, gestuels, etc.) déterminés dans la société.

Entre le carnaval et l'entrée royale, la différence s'exprime dans la représentation (et par conséquent par le masque, élément qui dissocie ces deux manifestations), dans le premier cas il s'agit de dissimuler son appartenance sociale et dans le second, au contraire, on exhibe son rôle social.

Le masque est un élément important dans l'analyse des deux fêtes, on se rend compte qu'il est prépondérant dans la mise en œuvre du carnaval et que l'univers chimérique ne prend forme que par sa seule présence, contrairement à l'entrée royale où il n'a pas sa place. En effet, élément de dissimulation, le masque protège et offre au participant l'occasion d'être un autre durant le temps du carnaval tandis que l'entrée royale se déroule sans masque et prône ainsi la parade de l'identité. Une parade qui prend quand même un caractère fantasmagorique puisque la représentation de la société s'effectue de manière ordonnée et harmonieuse en unissant dans un même moment une diversité d'individus. Le masque est le rideau derrière lequel les individus se cachent et dissimulent leur identité; ainsi, le masque devient objet de tromperie qui permet d'accéder à un monde fictif qui se crée en parallèle du monde réel. Cette coexistence qui place le monde réel à l'écart et qui indirectement le conteste ne peut se réaliser que par le biais du masque. Ce qui est tout à fait différent de l'entrée royale où les participants sont perçus dans leur réalité. Ces deux formes festives sont séparées par une passerelle qui est symbolisée par le masque, élément qui peut aisément faire basculer les individus de la réalité au fantasme. Deux versants de la fête qui sont aussi les deux côtés de l'être humain, qui oscille entre fantasme et réalité.

Le carnaval est un spectacle illusoire qui trouble la réalité des choses établies dans un fantasme momentanément représenté; et l'entrée royale se présente comme une

immense représentation fantasmée de la structure sociale, du réel.

### Ordre et inversion de l'ordre : endroit et revers de la société

Comme on a pu le constater, la fête offre à la fois un cadre où l'ordre est établi et un autre où il est inversé, cette double fonction de la fête permet un équilibre social notable puisqu'elle conjugue deux idées contraires dans des espaces distincts pour offrir ainsi aux participants deux postures dont la complémentarité est essentielle à leur équilibre. Lors des entrées royales, le schéma de la société est mis en valeur.

Ces fêtes offrent à la société l'occasion de projeter d'elle-même une image idéalisée, une image conforme à la notion que se font de l'ordre public ceux qui sont associés au pouvoir et qui possèdent le privilège de la culture.<sup>334</sup>

La projection d'une « image idéalisée » « conforme » à l'ordre public témoigne du souci de la société de paraître parfaite et complètement ordonnée, une image qui doit satisfaire le monarque et tous ceux qui « possèdent le privilège de la culture ». Dans cette représentation, le roi vient se placer au centre, en tant que grand détenteur du pouvoir et référent des hiérarchies sociales.

Durant le carnaval, c'est le schéma inverse qui s'opère : l'ordre est contesté par le processus de l'inversion qui consiste pour les participants à jouer un rôle social différent de celui qui leur est dû. Dans ce cas, il s'agit de bouleverser la structure sociale, de troubler l'ordre public pour admettre la notion d'égalité entre les individus et les décharger, les libérer de toutes les contraintes qu'implique l'ordre établi. Cette forme de représentation montre l'envers de l'entrée royale, le carnaval est le revers de l'image idéalisée que l'on observe durant celle-ci, il offre un aspect moins rigoureux et plus libre de la société où durant un temps les individus peuvent contester l'ordre établi et adopter le rôle qu'il désire. Cette

---

<sup>334</sup> Jean JACQUOT, Elie KONIGSON (textes réunis et présentés par).Op.cit., p.25.



fonction de la fête permet de démontrer que la société du XVII<sup>ème</sup> siècle est régie par la notion de groupe et que les comportements de chacun sont réglés en fonction des autres.

La fête au XVII<sup>ème</sup> siècle est ainsi le miroir de la société qui est organisée selon des règles, l'ordre et la notion de groupe; les deux formes de fête que nous avons étudiées sont différentes mais complémentaires pour assurer la garantie de l'équilibre social.

Étant le reflet de la société, «la fête est la catégorie première et indestructible de la civilisation humaine ».<sup>335</sup>

---

<sup>335</sup> Mikhaïl BAKHTINE. Op.cit., p.275.